

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL.

(NOUVELLE SERIE)

TRENTE-SEPTIÈME NUMERO

FEVRIER 1889. - 91

· MONTREAL :

· CIE D'IMP. GEBHARDT-BERTHIAUME, 30 RUE ST-GABRIEL

1889.

100

60

6. 15

11. 11 - 1

11. 11 - 1

COMPTES-RENDUS.

ARCHIDIOCÈSE DE QUÉBEC.

*Etat des recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans
l'Archidiocèse de Québec pour l'année 1888,
52ème année.*

VILLE DE QUÉBEC.

Basilique.....	\$187.98	Rapporté.....	\$379.70
Notre-Dame de la Garde.....	6.37	Sœurs du Bon-Pasteur.....	5.00
Archevêché.....	10.00	Saint-Patrice.....	185.00
Seminaire (prêtres et ecclésiastiques)	27.76	Saint-Jean-Baptiste.....	208.00
Hôtel-Dieu.....	28.00	Saint-Roch.....	620.00
Daimes Ursulines.....	33.59	Saint-Sauveur (y compris \$208, cont. de l'Ecole des Frères)...	536.91
Hôpital Général.....	78.00	Asile des aliénés.....	35.00
Sœurs de la Charité.....	8.00		
Porté.....	\$379.70	Porté.....	\$1,949.61

CAMPAGNES.

Rapporté.....	\$1,949.61	Rapporté.....	\$3,106.18
Lorien Saint.....		Bernard Saint.....	24.17
Égypte Saint.....	20.40	Berthier.....	4.00
Agathe Saint.....	22.06	Buckland.....	9.44
Alban Saint.....	31.00	Cajetan Saint.....	4.45
Alexandre Saint.....	25.40	Calixte Saint.....	73.50
Ambroise Saint.....	97.00	Cap Santé.....	32.09
Anastasia Sainte.....	8.00	Cap Saint-Ignace.....	99.66
Ancienne-Lorette.....	135.18	Casimir Saint.....	47.50
André Saint.....		Catherine Sainte.....	4.45
Angé-Gardien.....	52.26	Charles Saint.....	49.48
Anges SS. de Beauce.....	5.35	Charlesbourg.....	46.64
Anges Sainte de Beaupré.....	30.73	Château Richer.....	31.00
Anne Sainte de Lapocatière.....	150.00	Claire Sainte.....	
Archange Saint.....	64.00	Collège et Séminaire de Lévis.....	20.03
Armons Saint.....	18.75	Collège de Sainte-Anne.....	2.34
Antonin Saint.....	25.00	Côme Saint.....	
Cellulaire Saint.....	14.59	Croix Sainte.....	90.67
Hubert Saint.....	9.20	Couvent de J. M., Sillery.....	10.00
Augustin Saint.....	203.74	Cyrille Saint.....	4.00
Basile Saint.....		David Saint.....	34.00
Beaubien.....	39.00	Denis Saint.....	60.48
Beauport.....	207.91	Deschambault.....	113.50
Porté.....	\$3,109.18	Porté.....	\$3,870.63

Rapporté.....	\$3,370.63
Eoureuils.....	12.00
Edouard Saint de Frampton.....	14.86
Edouard Saint de Lotbinière...	19.00
Eleuthère Saint.....	3.65
Elzéar Saint.....	16.30
Emmélie Sainte.....	15.00
Ephrem Saint.....	3.56
Etienne Saint.....	7.00
Engène Saint.....	
Evariste Saint.....	6.00
Famille Sainte.....	34.00
Félix Saint du Cap-Rouge.....	
Ferdinand Saint.....	17.15
Ferréol Saint.....	28.72
Flavien Saint.....	28.02
Foye Sainte.....	48.00
François Saint de Beauce.....	13.00
François Saint I. O.....	24.80
François Saint du Sud.....	44.52
Frédéric Saint.....	52.00
Georges Saint.....	80.00
Germaine Sainte.....	2.50
Gervais Saint.....	37.50
Giles Saint.....	
Grondues.....	88.00
Hélène Sainte.....	35.00
Hénédiène Sainte.....	42.55
Henri Saint.....	
Honoré Saint.....	
Inverness.....	23.00
Isidore Saint.....	30.00
Ile-aux-Grues.....	49.00
Islet.....	110.41
Jean Chrysostôme Saint.....	17.61
Jean Saint Deschallons.....	26.20
Jean Saint I. O.....	184.00
Jean Saint Port Joly.....	76.00
Jeanne Sainte.....	76.97
Joachim Saint.....	53.80
Joseph Saint de Beauce.....	70.65
Joseph Saint de Lévis.....	57.00
Julie Sainte.....	20.76
Justine Sainte.....	1.50
Kamouraska.....	28.60
Lambert Saint.....	27.00
Lambton.....	
Laurent Saint.....	150.00
Laval et Lac Beauport.....	
Lazare Saint.....	35.05
Léon Saint.....	4.00

Porté.....\$5,565.31

Rapporté.....	\$5,565.31
Lévis N. D.....	238.61
Lotbinière.....	35.00
Louise Sainte.....	16.00
Magloire Saint.....	7.15
Malachie Saint.....	3.00
Marguerite Sainte.....	
Marie Sainte.....	44.20
Martin Saint.....	
Michel Saint.....	78.35
Mont-Carmel.....	3.00
Narvoisse Saint.....	4.00
Nicholas Saint.....	47.00
N. D. de Montauban.....	2.86
N. D. du Portage.....	23.25
Onésime Saint.....	2.00
Pacôme Saint.....	4.00
Pamphile Saint.....	6.00
Paschal Saint.....	49.75
Patrice Saint.....	25.00
Paul Saint de Montmainy.....	11.00
Perpétue Sainte.....	5.27
Pétronille Sainte.....	24.00
Philémon Saint.....	1.50
Philippe Saint.....	5.00
Phuloméne Sainte.....	9.00
Pierre Saint de Broughton.....	48.00
Pierre Saint I. O.....	140.50
Pierre Saint du Sud.....	27.00
Pointe-aux-Trembles.....	59.00
Portneuf.....	38.35
Raphaël Saint.....	18.26
Raymond Saint.....	52.15
Rivière-du-Loup.....	68.00
Rivière-Ouelle.....	8.00
Roch Saint des Aulnaies.....	22.40
Romuald Saint.....	30.00
Sacré-Coeur de Jésus.....	10.12
Sacré-Coeur de Marie.....	13.00
Sébastien Saint.....	20.40
Séverin Saint.....	2.30
Sillery.....	13.60
Sophie Sainte.....	
Stoneham.....	2.00
Sylvestre Saint.....	23.75
Thomas Saint.....	102.62
Tite Saint.....	3.33
Ubalde Saint.....	
Valcartier.....	3.15
Vallier Saint.....	55.00
Victor Saint.....	-9.05

Montant des contributions...\$6,980.23

Montant des contributions.....	\$ 6,980.23
Intérêts etc.....	204.79
Lega de feu J. B. Ouellet de Sainte-Louise.....	300.00
“ “ “ Mathias Blonin de Québec.....	200.00
“ “ “ J. B. Pouliot de Fraserville.....	100.00
“ “ “ Josephat Hamel de Sainte-Croix.....	100.00
“ “ feue Dame Pierre Drouin de l'Ange-Gardien.....	25.00
Don d'un particulier.....	50.00

Total de la recette..... \$ 7,980.02

*Etat des sommes allouées par le Conseil de la Propagation de la
Foi à Québec, pour l'année commençant le 1er octobre 1888 et
finissant le 1er octobre 1889.*

Somme mise à la disposition de S. E. le Cardinal.....	\$ 200.00
Donné à Mgr de Chicoutimi.....	1000.00
Donné à Mgr Lorrain (Missions du Saint-Maurice.).....	400.00
Missions des Naskapis.....	600.00
Annales.....	400.00
Pour vases sacrés et ornements.....	500.00
Mission de Saint-Alphonse.....	100.00
“ des Chantiers dans le Maine.....	100.00
“ de Saint-Damase.....	300.00
“ de Saint-Etienne de Stadacona.....	620.00
“ de Notre-Dame de la Garde.....	60.00
“ de Notre-Dame de Lourdes de Mégantic.....	150.00
“ de Saint-Pierre-Baptiste.....	100.00
“ de Sainte-Praxède.....	54.50
“ des Sept-Orans (Sainte-Anne de Beaupré.).....	15.00
Missionnaire de Saint-Adolphe et de Stoneham.....	220.00
“ de Saint-Adrien.....	25.00
“ d'Adstock.....	25.00
“ d'Ashford.....	30.00
“ de Saint-Alphonse.....	125.00
“ de Saint-Cajetan d'Armagh.....	100.00
“ de Saint-Damase.....	50.00
“ d'Inverness et Leeds.....	200.00
“ de Sainte-Justine et de Sainte-Rose.....	350.00
“ de Laval et Lac Beauport.....	200.00
“ de Saint-Magloire.....	100.00
“ de Saint-Marcel et de Sainte-Apolline.....	200.00
“ de Saint-Martin.....	100.00
“ de Saint-Nérée.....	120.00
“ de Notre-Dame de Lourdes.....	150.00
“ de Sainte-Perpétue.....	200.00
“ de Saint-Philémon.....	100.00
“ de Saint-Pierre Baptiste.....	100.00
“ de Sainte-Praxède.....	100.00
“ de La Rivière-à-Pierre.....	60.00
“ de Saint-Samuel et de Saint-Ludger.....	150.00
“ du Sault-au-Cochon.....	25.00
“ de Saint-Séverin.....	50.00
“ de Valcartier et de Tewkesbury.....	150.00
Total des allocations.....	\$7,529.50

RÉSUMÉ

Recette de 1888.....	\$ 7,960.02
En caisse de l'an dernier.....	8,615.19
	<hr/>
	Total..... \$11,475.12
Somme allouée pour 1888-89.....	7,529.50
	<hr/>
	Reste en caisse... \$ 3,945.62

Quêtes faites le jour de la Pentecôte pour les écoles sauvages.
1888.

Diocèse de Québec.....	\$1,059.02
“ “ Montréal.....	900.00
“ “ d'Ottawa.....	519.94
“ “ Saint-Hyacinthe.....	419.00
“ “ Rimouski.....	170.00
“ “ Sherbrooke.....	158.14
“ “ Trois-Rivières.....	112.00
“ “ Chicoutimi.....	28.00
Vicariat Apostolique de Pontiac.....	138.83
	<hr/>
	\$3,504.94

Donné à Mgr Taché.....	\$ 700.00
“ “ Mgr Grandin.....	700.00
“ “ Mgr Faraud.....	700.00
“ “ Mgr Lorrain.....	700.00
“ “ Mgr Bossé.....	700.00
	<hr/>
	\$3,500.00
Reste en caisse.....	\$ 4.94

Collectes pour les Lieux Saints.
1888.

Diocèse de Québec.....	\$1,190.00
------------------------	------------

CONSEIL DE LA PROPAGATION DE LA FOI A QUÉBEC.

- L'Honorable P. Garneau, Président.
- M. Théophile Ledroit, Vice-Président.
- M. J. A. Charlebois, Secrétaire.
- Mgr H. Têtu, Trésorier.
- Mgr C. E. Legaré.
- L'Honorable T. McGreevy.
- M. Philippe Wells, M. D.
- M. J. E. Martineau, C. S. S.
- M. Cyrille Tessier, N. P.
- M. François Kirouac, C. S. S.

DIOCÈSE DE MONTRÉAL.

Etat des recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, dans le diocèse de Montréal, pour l'année 1888.

VILLE DE MONTRÉAL ET BANLIEUE.

Notre-Dame.....	\$361.00	Rapporté.....	\$1068.74
Saint-Pierre.....	322.35	Hotel-Dieu.....	35.95
Saint-Jacques (2 ans).....	107.15	Hochelaga.....	25.00
Saint-Joseph.....	70.16	Saint-Henri.....	6.95
La Cathédrale.....	66.47	Ecole Normale.....	5.00
Sainte-Cunégonde.....	51.65	Sainte-Anne.....	1.28
Sacré-Cœur.....	49.00	Côte Saint-Paul.....	1.08
Notre-Dame de Grâce.....	40.96	Grand Séminaire.....	1.00
Porté.....	\$1068.74	Total.....	\$1144.90

CAMPAGNES.

Saint-Barthélemi (1½ an)	\$245.50	Rapporté.....	\$2325.73
L'Assomption.....	129.52	Joliette.....	29.25
Verchères.....	121.00	Lavaltrie.....	28.80
Saint-Roch.....	114.42	Saint-Lazare.....	28.08
Saint-Rémi.....	112.00	Saint-Laurent.....	28.00
Sainte-Rose (2 ans).....	100.50	Chambly.....	27.00
Laprairie.....	99.03	Sainte-Théodosie.....	25.45
Saint-Constant.....	94.70	Saint-Jacques le Mineur.....	25.00
Contreccœur.....	93.00	Saint-Augustin.....	23.65
Saint-Michel de Napierville ..	73.00	Saint-Luc.....	22.00
Saint-Polycarpe.....	73.00	Sainte-Anne du Bout de l'île.	21.54
Saint-Hubert (2 ans).....	69.95	Saint-Louis de Gonzague.....	20.00
Saint-Lin.....	68.48	Saint-Ambroise.....	20.00
Saint-Cyprien.....	68.10	Sainte-Martine.....	20.00
Saint-Félix de Valois.....	68.00	Sainte-Philomène.....	19.65
Terrebonne.....	60.08	Repentigny.....	18.00
Longueuil.....	54.50	Saint-Jean Chrysostôme.....	18.00
Ile Dupas.....	53.55	Saint-Sauveur.....	18.00
Beauharnois.....	53.45	Saint-Valentin.....	15.00
Lachine.....	46.00	Saint-Basile.....	14.00
Saint-Sulpice.....	45.30	Saint-Eustache.....	14.00
Saint-Philippe.....	41.60	Sainte-Mélanie.....	12.15
Rigaud.....	40.50	Les Cèdres.....	11.85
Saint-Jacques de l'Achig.....	40.00	Pointe-Claire.....	11.50
Sault-au-Récollet.....	39.55	Pénitencier.....	11.00
Saint-Cuthbert.....	38.00	Riv. des Prairies.....	11.00
Saint-Étienne.....	35.00	Chateaugay.....	10.00
Saint-Paul l'Ermité.....	33.00	Pointe-aux-Trembles.....	9.27
Saint-Alexis.....	32.00	Sainte-Marthe.....	9.00
Saint-Vincent de-Paul.....	32.00	Saint-Edouard.....	8.75
Saint-Paul de Joliette.....	31.00	Saint-Léonard de P. Maurice.	8.50
Convent du Sacré-Cœur.....	30.00	Sainte-Dorothée.....	7.00
Saint-Martin.....	30.00	Saint-Hermas.....	7.00
Saint-Thomas.....	30.00	Sainte-Julie.....	6.00
Sainte-Elizabeth.....	30.00		
Porté.....	\$2325.73	Porté.....	\$2384.17

Rapporté.....	\$2884.17	Rapporté.....	\$2915.07
Ile Bizard	5.10	Saint-Bruno.....	2.50
Sainte-Scholastique.....	5.00	Sainte-Marguerite.....	1.80
Sainte-Justine.....	4.25	Saint-Côme.....	1.50
Vaudreuil.....	4.00	Saint-Télesphore.....	1.00
Saint-Zotique.....	4.00	Sainte-Béatrix.....	1.00
Sainte-Agathe.....	3.00	Saint-Damien.....	1.00
Saint-Stanislas.....	3.00	Saint-André.....	0.75
Saint-Anicet.....	2.55	Saint-Hippolyte.....	0.75
Porté.....	\$2915.07	Total.....	\$2925.37

DIVERSES SOURCES

Legs de feu I. S. Robillard, (Saint-Sulpice).....	\$ 100.00
Intérêt, loyer, etc.....	749.50
Total.....	\$ 849.50

RÉCAPITULATION DES RECETTES POUR L'ANNÉE 1888

Ville et Banlieue.....	\$ 1,144.90
Campagnes.....	2,925.37
Diverses sources.....	849.50
Grand Total.....	\$4,919.77

Etat des sommes payées par le Conseil de la Propagation de la Foi à Montréal, pour l'année 1888.

Au Missionnaire de Saint-Alphonse.....	\$ 150.00
“ “ “ Sainte-Barbe.....	125.00
“ “ “ Sainte-Béatrix.....	75.00
“ “ “ Saint-Blaise.....	100.00
“ “ “ Saint-Calixte.....	75.00
“ “ “ Saint-Canut.....	100.00
“ “ “ Saint-Colomban.....	200.00
“ “ “ Saint-Côme.....	125.00
Pour l'Eglise “ “.....	225.00
Au Missionnaire “ Saint-Damien.....	93.00
“ “ “ Saint-Donat.....	200.00
“ “ “ Dundee.....	125.00
“ “ “ Sainte-Emmélie.....	125.00
Pour l'Eglise “ “.....	100.00
Au Missionnaire “ Saint-F. X. de Cagnauwaga.....	50.00
“ “ “ Hinchinbrooke.....	210.00
“ “ “ Saint-Hippolyte.....	152.00
Pour le prosbytère “ “.....	100.00
Au Missionnaire “ Howick.....	100.00
“ “ “ Sainte-Julienne.....	75.00
“ “ “ Lachute.....	100.00
“ “ “ Sainte-Lucie.....	150.00
“ “ “ Sainte-Marguerite.....	175.00
“ “ “ Saint-Michel des SS.....	150.00
Pour l'Eglise “ “.....	100.00
“ les Missions du Nord-Ouest.....	100.00
“ “ “ de Madawaska.....	50.00
Porté.....	\$3330.00

Rapportés.....	\$3330.00
Au Missionnaire de Notre-Dame de la Merci.....	150.00
“ “ “ Ormstown.....	100.00
Pour l'Œuvre des Tabernacles.....	100.00
RR. PP. Jésuites.....	80.25
RR. PP. Oblats.....	880.25
Au Mission de Rawdon.....	75.00
“ Missionnaire de Saint-Zénon.....	200.00
Pour l'Église “ “	100.00
Total.....	<u>\$5,015.50</u>

DÉBOURSÉS

Allocations de 1888.....	\$5,015.50
Prêt, Administration, Impressions, Réparations, Taxes, Assurance,	
Allocations extra, Visite pastorale, etc.....	<u>2,678.59</u>
Total des déboursés.....	\$7,694.09

RÉSUMÉ

En caisse au 31 décembre 1887.....	\$ 8,085.70
Recettes de 1888.....	<u>4,919.77</u>
Total.....	\$13,005.47
Déboursés de 1888.....	<u>7,694.09</u>
En caisse au 31 décembre 1888 pour faire face aux dépenses de 1889.	\$ 5,311.38

J. A. VAILLANT, Ptra.,
Trés.

DIOCÈSE DES TROIS-RIVIÈRES.

RECETTES DE LA PROPAGATION DE LA FOI EN 1888.

Les Trois-Rivières.....	\$135.27	Rapporté.....	\$869.14
Ursulines des Trois-Rivières..	25.58	Sainte-Flore.....	
La Rivière-du-Loup.....	98.96	Saint-Etienne.....	20.58
Maskinongé.....	122.10	N. D. du Mont-Carmel.....	6.60
Saint-Léon.....	93.47	Saint-Didace.....	9.00
“ Stanislas.....	30.75	Sainte-Genève.....	40.14
Yamachiche.....	69.00	“ Anne de Laperade.....	30.90
Sainte-Ursule.....	23.88	Saint-Narcisse.....	
Champlain.....	52.66	“ Luc.....	5.00
Batiscan.....		Sainte-Madeleine-Le Cap.....	7.07
Saint-Maurice.....	49.47	Saint-Jacques des Piles.....	37.36
“ Barnabé.....	44.00	La Pointe du Lac.....	
“ Boniface.....	31.94	Saint-Elie.....	
Sainte-Thècle.....	17.50	“ Justin.....	40.50
Saint-Tite.....	18.02	Un particulier.....	2.12
“ Paulin.....	16.54	Legs de Saint-Léon.....	15.00
“ Sévère.....	15.00	“ de La Rivière-du-Loup... ..	479.15
“ Prosper.....	25.00		
Reporté.....	\$869.14	Total de la recette.....	\$1,562.55

ALLOCCATIONS

A Mgr I. Clut, Evêque d'Arindèle.....	\$ 200.00
A Saint-Elie.....	150.00
“ “ Jacques des Piles.....	150.00
“ “ Matthieu.....	100.00
“ “ Adelphe.....	100.00
“ “ Roch de Mékinac.....	100.00
“ “ Joseph “ “.....	100.00
“ “ J. Bte., Rivière au Rat.....	100.00
“ Divers.....	170.53
Impressions, voyages, annales.....	391.97
Total.....	\$1,562.55

L. SEV. RHEAULT, P^{TR}E, CHAN.,

Trés.

DIOCÈSE DE ST.-HYACINTHE

Propagation de la Foi.

1888.

RECETTE.

En caisse.....	\$ 1.21	Rapporté.....	\$1089.18
Saint-Denis.....	138.00	Saint-Robert.....	15.00
Saint-Antoine.....	124.00	Saint-Marc.....	14.50
Saint-Hyacinthe.....	120.71	Sainte-Angèle.....	14.20
Saint-Sébastien.....	68.23	Saint-Pie.....	14.00
Saint-Alexandre.....	58.00	Laprésentation.....	13.00
N. D. de Saint-Hyacinthe....	57.50	Saint-Barnabé.....	8.00
Saint-Ours.....	48.00	Saint-Hilaire.....	8.00
Sainte-Rosalie.....	42.00	Farnham.....	7.75
Saint-Hugues.....	40.00	Saint-Valérien.....	7.50
Belœil.....	36.50	Dunham.....	7.50
Saint-Simon.....	31.00	Saint-Mathias.....	7.42
Saint-Athanase.....	30.00	Saint-Louis.....	6.00
Sainte-Brigide.....	29.23	Saint-Judes.....	6.00
Stanbridge.....	27.70	Saint-Dominique.....	5.47
Saint-Jean-Baptiste.....	27.00	Richelieu.....	5.00
Saint-Césaire.....	25.00	Saint-Marcel.....	5.00
Upton.....	24.85	Milton.....	3.80
Saint-Roch.....	23.55	Saint-Liboire.....	3.00
Sainte-Madeleine.....	22.50	Saint-Alphonse.....	1.20
Sainte-Anne.....	21.50	Waterloo.....	1.00
Saint-Aimé.....	20.00	Acton.....	1.00
Saint-Charles.....	19.50	Rougemont.....	1.00
Saint-Théodore.....	19.20	Saint-Joseph.....	50
Sainte-Victoire.....	19.00		
Saint-Georges.....	15.00	Total.....	\$1,245.02
Porté.....	\$1089.18		

DÉPENSE

Annales.....	\$ 49.50
Erections de paroisses.....	96.25
Voyages.....	21.75
Bonnes œuvres.....	35.50
Vases sacrés.....	45.00
Missionnaires.....	650.00
Visite Pastorale.....	57.00
Eglises pauvres.....	290.02
Total.....	\$1,245.02

J. A. GRAVEL, V. G., PROCUREUR.

DIOCÈSE DE RIMOUSKI,

PROPAGATION DE LA FOI, 1883.

RECETTE GENERALE.		DEPENSES GENERALES.	
Balance en mains de 1887.....	\$ 83.40	Annales, fret, etc.....	\$ 46.41
Arrérages de 1887.....	4.29	Impressions de regus.....	2.00
Contributions de l'année.....	460.14	Frais de port.....	0.99
Intérêts sur dépôt.....	0.26	Aide aux curés et missionnaires pauvres.....	675.00
Don de M. le Ch. Cloutier (par testament).....	50.00		
Surplus des contributions, an- nées précédentes.....	164.29	Total.....	\$ 724.40
Total.....	\$ 762.38		

RÉSUMÉ.

Total de la recette.....	\$ 762.38
Total de la dépense.....	724.40

Balance en mains, janvier 1889..... \$ 37.98

DETAIL DE LA RECETTE.—PAR LES CONTRIBUTIONS.

ARRÉRAGES DE 1887.		1888.	
St. Eusèbe, Cabano.....	\$ 2.00	St. Matthieu.....	5.00
Cap Chat.....	1.29	Pointe-au-Père.....	5.00
St. Godefroi.....	1.00	St. Clément.....	4.40
	\$ 4.29	N. D. du Sacré-Cœur.....	4.00
		N. D. du Lac.....	4.00
		St. Paul de la Croix.....	3.80
		N. D. des Sept Douleurs.....	3.30
		Port Daniel.....	3.15
		Caplan.....	3.00
		Cap d'Espoir.....	3.00
		Grande Rivière.....	2.50
		St. Gabriel.....	2.50
		St. Epiphane.....	2.45
		New Port.....	2.15
		Paspébiac.....	2.00
		Méchins.....	2.00
		St. Louis du Ha! Ha!.....	2.00
		Douglastown.....	1.50
		St. Jean de Dieu.....	1.39
		Mont Louis.....	1.00
		St. Modeste.....	1.00
		Pabos.....	1.00
		Rév. J. E. Pelletier.....	0.50
		Rév. Lamontagne.....	0.45
		\$460.14	

N'ONT RIEN FOURNI :

St. François-Xavier, 3 ans.	Cap des Rosiers, 5 ans,
St. Hubert, 3 ans,	Gaspé, 3 ans,
St. Cyprien,	St. Pierre de Malbaie, 4 ans,
St. Françoise,	St. Georges de Malbaie, 4 ans,
St. Blandine,	Percé, 5 ans,
St. Valérien, 2 ans,	St. Godefroi, 2 ans,
St. Donat,	St. Bonaventure,
St. Damase,	Cascapédiac, 5 ans,
St. Félicité,	Maria,
Grosses Roches,	St. Jean l'Évangéliste,
Cap Chat,	Ristigouche, 5 ans,
St. Anne des Monts,	St. Alexis, 3 ans,
Rivière au Renard, 2 ans,	Amqui, 2 ans,
Anse au Griffon, 5 ans,	St. Laurent.

DETAIL DES DEPENSES.—Pour allocations aux curés et missionnaires :

Aux curés de		St. François et St. Hubert.....	30.00
N. D. des Sept Douleurs.....	\$ 40.00	Mont Louis.....	30.00
St. Paul de la Croix.....	40.00	St. Blandine.....	30.00
St. Moïse.....	40.00	St. Albert.....	20.00
St. Damaso.....	40.00		
St. Honoré.....	30.00	\$ 300.00	
Aux missionnaires de		Packington [St. Benoit, abbé]..	25.00
St. Laurent.....	\$ 30.00	St. Luc.....	20.00
St. Benoît Labro, etc.....	60.00	St. Isidore.....	20.00
St. Edouard des Méchins.....	50.00	Chemin du Lac.....	15.00
St. Eusèbe, Cabano.....	40.00	St. Louis de Gonzague.....	10.00
Cloridorme, etc.....	30.00		
St. Marcellin.....	25.00	\$ 375.00	
Total des allocations.....		\$ 675.00	

* Y compris le Grand Séminaire \$1.00, Petit Séminaire, prêtres et élèves \$5.53.

MISSIONS DES NASKAPIS.

RIGOLET, LABRADOR, 27 JUILLET 1888.

A MGR H. TÊTU,

Camérier secret de Sa Sainteté Léon XIII.

Monseigneur,

Je viens de finir ma mission parmi les sauvages de la baie des Esquimaux. J'attends ici, à Rigolet, le bateau qui doit me conduire au détroit d'Hudson ; je profite de ce temps pour vous transcrire, avec plus ou moins de forme, un journal de voyage de quelques années passées. Je vous prie bien de l'excuser, il n'était pas pour le public, il était destiné à un membre de ma famille. Vous voudrez bien en excuser les détails. Je n'ai pas, littéralement parlant, le temps d'en faire un autre.

*Journal de voyage de Québec au détroit d'Hudson, via
Nouvelle-Ecosse et Terre-Neuve.*

25 MAI.—De Québec à Pictou, dans la Nouvelle-Ecosse, une journée et demie en chemin de fer. Une journée et demie en wagon sur la voie ferrée, est en miniature le voyage de l'homme sur le chemin de la vie : on se rencontre, on se parle, le sujet de conversation n'est pas encore épuisé—nouvelle station ; adieu, cher ami, il disparaît pour ne plus vous rencontrer sur cette terre. De nouvelles figures s'installent sur la scène : Bonjour, beau temps, adieu, disparues elles aussi. Pour le voyageur il y en a qui meurent et qui naissent à chaque station. Oh ! vie humaine, que tu es bien représentée de tous les côtés pendant ces quelques heures de course vertigineuse. Vous en voyez qui pleurent : ils viennent d'enterrer un père chéri ; d'autres sont dans la joie : ils s'en vont aux noces ; quelques uns dans les souffrances terribles : ils se dirigent vers l'hôpital. Nous entendons des jeunes gens pleins d'espérance et des vieillards désabusés ; beaucoup se vantent d'amis protecteurs ; beaucoup plus peuvent parler de rivaux triomphants, d'espérances déçues. Plusieurs—ici les excep-

tions sont rares—parlent avantageusement d'eux-mêmes. Qu'il est facile de connaître à quelle classe appartiennent ceux qui sont toujours à demander à quelle heure on prend le dîner, ceux qui s'informent de quel côté du train se trouve l'auberge à la prochaine station, ceux qui veulent connaître les ressources et les industries de tel et tel endroit ; quelques-uns se méfient de tout étranger, d'autres s'abandonnent au premier venu.

Quel théâtre pour connaître les hypocrites ! Ecoutez ce trait : Vers le soir trois compagnons s'échauffèrent un peu. Ils revenaient du Nord-Ouest, avaient fait quelque argent et ils étaient si contents de revoir leur pays ! Ils avaient avec eux la bouteille traditionnelle du voyageur ; ils bûrent à la santé de tous les grands hommes du pays—et vous savez s'il y en a en Canada des grands hommes ! Un des passagers était furieux : il allait dénoncer ces hommes et surtout ceux qui leur avaient vendu de la boisson, il voulait faire un exemple, etc, etc. Tout-à-coup, l'un des trois, avisé par quelqu'un, s'avance et lui présente un verre ; le riche monsieur devient furieux. Alors, pour l'hilarité générale, on lui dit que c'était du bon "whisky," puisqu'il venait directement de son magasin. Le gros monsieur devint rouge pourpre ; il venait lui aussi de loin et croyait être inconnu.

26 mai.—Dans la matinée, à travers les vitres du convoi, on aperçoit un corbillard suivi d'un grand nombre de personnes en deuil. Cinq minutes plus tard, on apprit que c'était le corps d'un homme qui s'était suicidé... et son âme ?.....

J'ai entendu les commentaires de la foule et les remarques de ceux qu'on est convenu d'appeler les magnats de la finance. Le ton général de ces derniers était celui-ci, je traduis de l'anglais : Brisé dans ses nobles ambitions de fortune, un homme de son énergie et de sa bravoure ne pouvait supporter l'adversité, et il est demeuré homme d'acier jusqu'à la fin. L'un d'eux d'un air narquois m'a demandé ce que j'en pensais. Voyant l'inutilité d'engager une discussion avec eux, je me contentai de répondre que je ne voyais dans cet homme d'autre acier que la lame du couteau qui lui avait coupé la gorge. Appeler un homme de bravoure celui

qui ne peut supporter l'adversité ! Et encore ceux qui avancent cette théorie ont l'effronterie de s'appeler chrétiens—disciples de Celui qui n'avait pas une pierre pour reposer sa tête...

Un Ne pouvant supporter la conversation de ces hommes d'acier lâchement trempés, je m'en fuis dans le wagon de seconde, et là j'entendis une pauvre femme, modestement habillée, appartenant à la classe agricole, dire : Que c'est donc terrible de mourir ainsi sans vouloir du prêtre et des sacrements ! mais ces gens-là ne pensent donc pas à leur âme ! Qu'est-ce que ça fait, ajouta-t-elle, d'être pauvre sur la terre pourvu qu'on soit riche au ciel ? J'avais entendu dans les premières les millionnaires du monde ne pensant qu'à leur corps, je venais d'entendre dans les secondes une millionnaire du bon Dieu, qui pensait aux âmes qui sont immortelles. Qui l'emportait dans la balance ?

Un dernier trait et nous arrivons à Pictou. Vous m'excuserez, monseigneur, de l'intercaler ici, mais je tiens à vous montrer que le missionnaire a quelquefois des moments de récréation que Dieu lui ménage, pour le reposer des fatigues de la route.

Or, il y avait dans le train une grande dame ou plutôt une grande vieille fille, jouissant d'une belle éducation, parlant plusieurs langues et d'une conversation très intéressante. Quelle voyageuse, que cette *lady* ! L'Europe, l'Amérique, l'Afrique, les Indes, le Japon et, ne vous en déplaise, la Sibérie n'avaient rien de caché pour elle. Il y avait certainement quelque chose de grand en cette dame, car elle méprisait l'admiration de la foule. Pendant que les clinquants et les dentelles ruisselaient sur les habits de ses servantes, elle ressemblait beaucoup dans son accoutrement à une bonne canadienne de campagne—non pas une jeune, une vieille. Elle travaillait sans cesse, faisant des points au crochet en dépeignant des fleurs japonnaises, tandis que ses deux filles d'honneur lisaient des romans où, disaient-elles, il y a de si grands caractères de jeunes filles de dix-huit ans.... ces jeunes filles qui, vous savez.... et non, je ne sais pas.

Cependant notre héroïne avait un petit travers d'esprit ou mieux de cœur—de plus grandes qu'elle en ont eu—travers

d'ailleurs bien inoffensif. Elle avait pour compagnon de voyage un petit chien barbet, un bijou, bien entendu, bijou qu'elle ne pouvait garder avec elle dans le wagon, son serviteur en avait soin dans le compartiment au bagage. Pro- qu'à chaque station, il fallait venir lui présenter à la fenêtre son *sine quo*, c'est le nom du chien et c'est elle qui l'avait baptisé, qu'on le sache. J'ai souvent assisté au dialogue suivant :

Serviteur, paraît-il s'ennuyer ?

—Oui, ma Lady, il paraît s'ennuyer beaucoup, beaucoup.

—Qu'a-t-il fait pendant le trajet depuis l'autre station ?

—Grande dame, il a dormi tout le temps.

—Mon chou, mon adoré, lui disait-elle, en le comblant de mille caresses, tu t'ennuies donc beaucoup à mon égard. Elle lui parlait en cinq langues, lui demandait en français : parles-tu français ? en espagnol, parles-tu espagnol ?—et le barbet de faire signe que oui. Parles-tu latin ?—réponse affirmative. Parles-tu hébreu ?—et le chien de répondre non. Comme tu es fin, petit bijou, comme tu es savant ! Il y en a beaucoup qui se moquent de toi (ceci était dit en haussant la voix) et qui savent moins de latin et de grec que toi.

Autre station.

Mon *sine quo*, m'aimes-tu ? Qu'a-t-il fait serviteur ?

Très-honorée Dame, regardant à travers la fenêtre il a vu, sur le seuil d'une porte, un autre chien et il se mit à japper, son poil se hérissa, ses yeux lancèrent des éclairs. Qu'il était beau à voir, madame, qu'il était beau, puis avec quelle grâce il se branlait la queue !

—Il se branlait la queue ?

—Oui, Madame, il se branlait la queue.

—Oh ! petit chien *sine quo* (1) je m'ennuierais bien, je le savais bien que tu descendais en ligne directe du chien de Tobie. Puis le sifflet se faisait entendre, adieu mon *quoquo*, adieu madame ! Tout rentrait dans le silence qui une fois fut interrompu par la dame elle-même qui me dit : Monsieur l'abbé, vous voyez comme ma conduite amuse ces dames en arrière, que bien leur en fasse ! Elles ont l'air si bon ! mais voyez-vous, le cœur humain est fait pour aimer, ceci vous

(1) sans lequel.

explique l'affection que je porte à ce petit animal ; tout vieillit en ce monde, les forces de l'intelligence s'affaiblissent avec celles du corps, il n'y a que ce pauvre cœur qui reste toujours jeune et toujours prêt à s'enflammer à quatre-vingts ans tout comme à quinze.

Tout à coup le train s'arrête, un enfant sa précipite dans les chars : " petits paniers et pipes à vendre, tout cela fait à la maison, petits paniers et pipes de bois ". Les filles d'honneur jetèrent un coup d'œil sur l'accoutrement du petit colporteur et firent une remarque maligne. La lady qui voulait faire leur éducation en profita : Pauvre petit, dit-elle, il a sans doute plus travaillé pour faire ces paniers et ces pipes que nous n'avons travaillé nous trois depuis six mois. C'est peut-être pour acheter quelques douceurs à une mère malade, pour payer le compte du docteur ; qui sait ? Garçon, venez ici, je veux acheter vos pipes. On entendit en arrière des rires étouffés ; la dame me regarda en souriant :

— Combien pour les pipes, mon petit ?

— Ça dépend, il y en a des grandes et des petites, 15 centins pour les petites et 25 centins pour les grandes.

— C'est bien, je les prends toutes quatre.

Les yeux du petit garçon brillèrent. Pendant qu'une des dames d'honneur se préparait à payer, la lady continua sa conversation :

— As-tu encore ton père et ta mère ?

— Oui, madame.

— Tu as un crêpe sur ton chapeau ?

— C'est mon grand-père qui est mort.

— Ta grand-mère ?

— Elle vit encore, mais elle est aveugle.

— As-tu des petits frères et des petites sœurs ?

— Oui, madame, nous sommes plusieurs, mais comme il y en a trois de morts, deux de mariés, nous ne sommes plus que 16 à la maison.

A ce chiffre, la dame fit un tel soubresaut en arrière, que le dossier du banc fit entendre un long gémissement. Quoi ! 16 ! encore 16 ! es-tu bien sûr ?

— Oh ! oui, madame, car encore hier, M. le Curé disait à la maison, qu'il n'y avait dans toute la paroisse que 17 familles qui nous " battaient."

Le dossier du banc en craqua. Le train se mit en mouvement. Le colporteur se jeta sur la plate-forme, et, au même moment, un œil observateur aurait vu une main se glisser furtivement derrière un rideau, et, par la fenêtre, jeter dans le panier du bambin ces mêmes pipes pour lesquelles elle venait de donner double prix.

Il y a des caractères excentriques qui sont bons et généreux, et il ne convient à personne de faire des remarques méprisantes, surtout à l'égard de choses qui ne sont pas péchés. D'autant plus que les lectrices de ce passage se rappellent que les "chars" ont beaucoup d'écho, et qu'une oreille attentive peut suivre une conversation tenue à voix basse à trois bancs d'espace.

De Québec à Pictou, le chemin passe à travers les fertiles plaines de la province de Québec, puis traverse une branche des monts Alleghanys, suit la poissonneuse rivière de Métapédiac où les millionnaires de New-York et les princes d'Angleterre viennent pêcher et, je suppose, manger le poisson des rois et le roi des poissons. Laisant le Nouveau-Brunswick, le convoi se jette dans la Nouvelle-Ecosse et arrive enfin au beau milieu des mines de charbon de Pictou. Les ressources de ces provinces maritimes sont les produits agricoles, ceux de la pêche, et l'exploitation d'inépuisables mines de charbon et de vastes forêts.

En traversant ces régions, le missionnaire d'origine acadienne a quelquefois de grands serremments de cœur. C'est bien ici au Grandpré que son bisaïeul a été félonieusement arrêté, puis garrotté et transporté à Philadelphie, tandis que son épouse et ses enfants arrachés de ses bras et jetés sur un autre bâtiment, faisaient voile pour Boston ; cinq bâtiments furent remplis de ces braves acadiens qui avaient le tort d'aimer le bon Dieu et la belle France. Par un surcroît de cruauté, avant de quitter la rade, on voulut leur faire contempler l'incendie de leurs maisons et l'enlèvement de leurs troupes. Mais laissons de côté ces souvenirs et offrons une prière pour la persévérance des quelques centaines de mille Acadiens qui restent encore et qui sont heureux de se grouper autour du clocher de leur paroisse et de dire à leurs ennemis : Vous nous avez enlevé nos terres, mais nous

avons conservé notre langue et notre foi, le plus précieux de tous les biens.

27 MAI.—Nous sommes à bord du steamer en route pour Terre-neuve. Le vent souffle avec violence, le brouillard est épais, les marins anxieux : les glaces nous entourent, ce sont des banquises du Nord qui, fidèles à leur habitude séculaire, poussées par le courant du Labrador, ont pris le parti de venir se réchauffer dans le courant du Golfe du Mexique, dont l'influence a fait de l'Europe un climat si doux. Il faut voir ces immenses îles de glace pour se faire une idée des dangers qu'elles offrent au navigateur. Supposez un bloc de glace quelquefois d'un mille de long, plus souvent de 300 à 400 pieds carrés et d'une épaisseur de 500 à 600 pieds, dont les trois quarts audessous du niveau de l'eau. Quelle rencontre pour un bâtiment, surtout quand la mer est grosse ! Aussi dans la brume, on y va avec précaution ; avant, arrière, à droite, à gauche, que de courses et de contre-courses pour éviter d'aller se briser contre ces froids et imperturbables géants de la mer ! Enfin après trois jours—il y a deux ans, j'en ai mis six—nous arrivons à l'île de Terre-neuve, à la ville de St. Jean qui en est la capitale. Cette ville compte 22,000 habitants dont 18,000 catholiques. La générosité des bons Irlandais y a construit l'un des plus imposants et des plus vastes temples de l'Amérique, où 15,000 personnes, dit on, peuvent trouver place. La population totale de Terre-neuve ne s'élève pas à 200,000 âmes dont le tiers catholique. La pêche à la morue, la chasse au loup-marin et la production de légumes, de patates, d'un peu de foin, sont à peu près les seules ressources du pays. Le produit de la morue et du loup-marin retourne aux armateurs et le peuple y est pauvre. St. Jean est le siège d'un évêché ainsi que Hâvre-de-Grâce dont le diocèse s'étend plus de 250 lieues sur la côte du Labrador. La partie sud-est de Terre-neuve jouit d'un climat bien tempéré, grâce au voisinage du courant d'eau chaude du golfe du Mexique ; la partie nord-ouest, séparée du Labrador par le Détroit de Belle-Isle, a un hiver sibérien ou, si vous l'aimez mieux, Québécois.

2 JUIN.—Je suis rendu au Hâvre-de-Grâce, où je suis l'hôte

de Sa Grandeur Mgr McDonald qui me traite en enfant gâté. Comme il y a un prêtre de malade, je deviens, en attendant le départ pour mes lointaines missions, vicaire de la cathédrale. Ici j'ai expérimenté que le proverbe "tout nouveau tout beau," est loin d'être faux. Comme j'avais les pouvoirs de l'évêque, d'administrer les malades et de les guérir si je le pouvais, il m'a fallu battre la ville en tout sens et aussi, je dois l'avouer, la campagne. Tous voulaient voir le missionnaire sauvage. J'ai été appelé pour guérir toutes les maladies imaginables depuis la phthisie jusqu'au tour d'ongle. Quelle brave population catholique ! Quels bons Irlandais qui luttent vaillamment contre les prétentions des orangistes de ce pays ! Quel respect pour le prêtre contre lequel ils ne veulent jamais dire un mot de blâme, faisant son éloge pour ses belles qualités, et quand ils remarquent en lui quelques petits défauts, ils laissent à Dieu de le juger.

12 JUIN.—Adieu, braves gens de Terre-neuve ! à cet automne, si la mer ne veut pas trop faire la mauvaise. Nous sommes à bord d'un "deux mâts" de 280 tonneaux, vieux bâtiment qui se défend bien à la mer, mais dont les voiles, notre seul salut, accusent plus d'une rencontre meurtrière avec le fier aquilon qui a souvent tenu sa victime dans une position déchirante.

Veillez faire avec moi l'inspection du bateau, la chose en vaut la peine.

Nous sommes 75 êtres humains à bord, dont 74 appartiennent à la classe des pêcheurs de morue et l'autre à celle des pêcheurs d'homme. Ils vont à 600 milles d'ici passer trois mois et demi à pêcher la morue sur les côtes du Labrador. Ces pêcheurs amènent avec eux tout ce qu'ils possèdent, moins leur maison ; ainsi ne soyez pas surpris d'avoir pour compagnons, des chèvres, des chiens, des chats, des poules et de forts jolis petits gorets qui, à leur allure familière, paraissent se croire encore sous les juifs de l'ancienne loi. Il y a sur le pont près de vingt bateaux de pêche superposés, qui mesurent près de 20 pieds de longueur, ce qui gêne un peu la circulation, si l'on tient compte d'une vingtaine de gros tonneaux d'eau fraîche, attachés aux bastingages. Il n'y a qu'une chambre dans tout le bâtiment dans laquelle se trou-

ve un lit des plus moelleux, c'est pour moi. Les autres lits sont des rouleaux de gros câbles de deux pouces de diamètre, ou quelques rames, ou le fond d'un bateau, peu importe ; le Terreneuviens a des aspirations trop nobles pour s'occuper des détails d'un lit. Quand il s'endort, il se couche, puis il dort, c'est aussi simple que cela, et encore il dort plus tranquille que le roi de Russie sur son édredon. Cependant, que nous plaignons les femmes et les enfants qui pourtant s'étonnent de notre sympathie ! Quant à l'odeur du bâtiment, passons-la sous silence, car l'ombre des dix mille loups-marins qu'il a contenus au printemps peut venir nous jouer un mauvais tour ; cependant confiance, ça ne sera pas long, dans quinze jours vous pourrez y être encore. Je me rappelle qu'en 1877, j'y fus 32 jours,—32 jours de vent contraire, de flots agités et de mal de mer. Lecteurs, ne nous plaignez pas cependant, le mal de mer est un certificat de bonne santé et engraisse sa victime. Après avoir passé deux mois chaque année sur la mer, après 15 ans de course, j'ai pris 63 livres de graisse ; vous voyez que la mer rend généreusement ce qu'on lui donne.

19 JUIN.—C'est aujourd'hui le 19, du moins on me l'assure. Depuis six jours, vent contraire qui a pris les proportions d'un ouragan pendant plus de 22 heures, brume, glace, dont une a menacé de prendre passage à bord ; journal et bréviaire sont restés de côté et ma prière peut se résumer ainsi : Que votre volonté soit faite, O ! mon Dieu, et que je débarque au plus tôt sur la côte du Labrador !

24 JUIN.—Nous frappons la terre du Labrador, ou mieux les rochers du Labrador à demi-couverts de neige ; on jette l'ancre dans un havre, car la glace ne nous permet plus de tenir le large, le vent la pressant sur le rivage ; nous sommes à l'entrée de la Baie des Esquimaux d'où les courants ont chassé la glace. Trois pêcheurs s'offrent à m'accompagner, moyennant rétribution, à Rigolet, poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson, distant de 22 lieues. Je laisse donc mes amis et mon navire, et je me jette ainsi que ma valise dans une embarcation de 22 pieds de long sur 8 de large. Une petite brise gonfle les voiles, nous sommes dans la jubilation, dans 12 heures au plus, je serai l'hôte de M. McKenzie, ce bon et

généreux ami où je pourrai réparer mes forces. Hélas ! le sort d'Enée nous attendait : nous commençons presque à distinguer la silhouette du fort de Rigolet, quand " du nord le plus terrible des enfants " vint fondre sur nous, au moment du reflux de la mer ; notre embarcation n'est pas pontée, on ne peut faire face à la houle, il faut donc se laisser guider par le vent. Quelle nuit *noire* nous avons passée ! Un rocher qui faillit nous servir de cimetière, nous reçut pour la nuit.

La bonne sainte Anne nous avait sauvés et c'est avec bonheur que j'ai accompli le vœu que je lui avais fait. Le beau temps revint enfin, et le 23 à 9h. du soir, j'arrivais à Rigolet. Le bourgeois de la Compagnie de la Baie d'Hudson me reçut à bras ouverts ; je lui apportais les premières nouvelles du printemps. La première question de cet homme jovial fut à l'effet de savoir si l'on bâtissait encore dans le monde.

Je lui apportais des journaux ; il en parcourut quelques uns de couleur politique différente et me dit : Vous autres, hommes de la civilisation, vous l'emportez sur nous en bien des choses, mais au moins, avouez que nous sommes au-dessus de vous sur un point ;—lequel ? — nous n'avons pas de journaux ; je baissai la tête.

24 et 25.—Je passe ces jours au poste où il y a quelques serviteurs catholiques à qui je fais faire les Pâques.

26 JUILLET.—Nous partons en petite goëlette pour nous rendre à notre petite chapelle de Notre-Dame des Neiges, à 30 et quelques lieues d'ici. Nous mettons près de quatre jours à faire le voyage, en sorte que nous arrivons pour chanter les vêpres de la St-Pierre.

Cent quatre-vingts sauvages m'attendent autour de ma petite chapelle. Ils sont contents et heureux de revoir le missionnaire qui va passer un mois avec eux.

Ces sauvages s'appellent Sheshatiolnots, c'est-à-dire les sauvages de la Baie du Homard, bien qu'on ne trouve pas un seul homard dans la Baie des Esquimaux. Leur manière de vivre est connue de tous les lecteurs de vos annales. Ils passent leur vie à errer autour des lacs et à travers les forêts, levant la tente presque à tous les matins.

Au mois de juillet, ils viennent échanger leurs peaux pour de la poudre et du plomb au poste de la Compagnie où nous

venons les rencontrer. Ils nous donnent beaucoup de consolation, car il y a très peu de "gens civilisés" ici pour les gêner. La religion catholique a fait de ces sauvages autrefois polygames, des êtres moraux, et les commis de la Compagnie de la Baie d'Hudson leur rendent publiquement ce témoignage ; il y a encore sans doute beaucoup à faire avant de leur enlever toutes leurs superstitions, mais il n'y a plus de jonglerie parmi eux, et un bon nombre commencent déjà à rire de ceux qui ne permettent pas à leurs chiens de ronger les os du caribou qu'ils ont tué, de crainte d'attirer les malédictions du "dieu des caribous." Ceci nous encourage d'autant plus qu'il n'y a pas que chez les sauvages qu'on voit des superstitieux. Je connais un Européen—un *scientist*—ce qui ne veut pas dire un savant—qui a écrit contre les superstitions des sauvages et qui avait un vieux fer à cheval, cloué à la proue de son bâtiment. Une nation accroupie devant un fer à cheval, a mauvaise grâce de parler des vaines observances de nos sauvages. Je connais des jongleurs qui, pour l'amour de la religion, ont laissé là leur sorcellerie et dans un moment de famine, quoique sollicités par quelques-uns de retourner "à leur vomissement," ont répondu qu'ils préféreraient mourir plutôt que de parler à "Kanipinakashikueo," le génie qui commande à la nourriture. Cela montre que Dieu a ses élus partout, et n'y aurait-il qu'un seul cas de cette nature dans la vie d'un missionnaire, est-ce que cela ne serait pas assez pour payer 40 et 50 ans de privations ?

Le mois de la mission se passe à les instruire, leur montrer le catéchisme, la lecture, l'écriture, le chant, etc., etc.

Ils se montrent très empressés à se confesser, et commencent dès le bas âge à demander la communion, qui est refusée encore à quelques adultes qui s'y entendent mieux à disséquer un caribou qu'un chapitre du catéchisme. Il y en a qui ne peuvent rester ici que deux semaines, la faim les force de s'éloigner. Ces sauvages sont maintenant bien pauvres ; de grands feux ont détruit leur terrain de chasse qui a diminué ; le fusil a rendu farouche le gibier de la forêt. Le climat est très dur, et ils n'ont plus assez de peaux de caribou pour se vêtir, aussi souffrent-ils beaucoup du froid. De

plus, comme tous les sauvages et une grande majorité des blancs, ils ne sont pas assez économes dans les temps d'abondance, ce qui les expose à souffrir de la faim. L'an dernier, six moururent de faim et de froid pendant les rigueurs de l'hiver, seize autres se virent contraints de manger les peaux de castors qu'ils apportaient au poste. Cette année, une centaine souffrirent beaucoup du manque de vivres et plusieurs enfants moururent des conséquences du froid et de la faim. Aussi quelle vie mènent-ils ! Habitant un pays de montagnes couvertes de neiges pendant près de neuf mois de l'année, montés sur des raquettes qui les supportent sur une couche de 10 à 12 pieds de neige, ils errent çà et là à la recherche de quelque animal sauvage. Pour les abriter la nuit contre un froid de 40 à 50 degrés, ils ont une peau de caribou ou une écorce de bouleau, étendue sur quelques perches disposées en forme circulaire, se rejoignant, ou à peu près, au sommet. Ces perches sont fixées sur la neige qu'ils ont foulée de leurs pieds et sur laquelle ils ont jeté quelques branches de sapin. Au milieu, sur quelques perches croisées, se trouvent une espèce de feu. C'est dans une habitation de cette espèce, où vous ne pouvez vous tenir debout, qu'ils doivent passer leur vie.

Je me suis demandé bien souvent : comment se fait-il que ces sauvages ne soient pas tous disparus depuis longtemps ? Les blancs ne pourraient certainement pas mener la même vie sans disparaître complètement ; mais le Tout-Puissant a donné à ces sauvages une constitution en rapport avec leur genre d'existence ; on en voit qui, après un jeûne rigoureux de huit jours, font encore dans leur journée 10 lieues à la raquette, à la recherche du caribou.

Ces sauvages sont de mœurs bien douces, jamais ils ne se querellent entr'eux, et ce qu'il y a de beau parmi cette nation, c'est que la table est commune dans les moments d'extrême disette comme aux jours d'extrême abondance. Ils sont contents et heureux de voir le missionnaire qu'ils viennent rencontrer quelquefois au prix de grands sacrifices. Ecoutez un bel exemple de foi pratique.

En l'absence du prêtre, un homme qui faisait la traite avec ces sauvages veut marier un jeune homme et une jeune

filles pour les garder à titre de serviteurs ; ceux-ci refusent ; celui là insiste, menace, et le sauvage de répondre : le mariage que tu donnes ne vaut pas la peau d'un rat musqué. Ils attendirent un an, le prêtre les maria, puis ils allèrent offrir leurs services au traiteur qui les accepta.

25 juillet.—Nous disons adieu à ces chers enfants, qui demandent notre bénédiction. Père, nous disent plusieurs, c'est peut-être la dernière fois que tu nous vois, l'hiver est bien long, il n'y a plus de caribou, prie pour nous et nomme-nous bien fort à Jésus quand tu parleras avec Lui. Trois jours après notre départ, nous étions de nouveau à Rigolet, attendant le steamer qui doit me conduire à Ungava, à plus de 250 lieues au nord d'ici.

27 JUILLET.—Aujourd'hui je reçois l'abjuration d'une protestante mariée à un brave catholique, engagé du poste Le bourgeois, quoique protestant, félicita la mariée.

4 AOUT.—Le steamer lève l'ancre et nous voilà partis pour le grand Nord. Nous faisons escale en cet endroit. Je n'ai jamais vu tant de glaces au mois d'août. Pendant quatre jours, nous fûmes arrêtés par le brouillard au milieu des glaces dont l'une d'elles heurta violemment le bâtiment, et comme dit le capitaine, nous agrandit les yeux pour le reste de la nuit. Un jour nous pûmes aller nous réfugier dans une grande baie. Quel spectacle grandiose ! Imaginez des rochers de 4 à 6000 pieds de hauteur dont le sommet est couvert de neige ; admirez ces filets d'eau ou mieux ces filets d'argents qui s'étendent jusqu'à la base, voyez notre bâtiment qui est obligé pour éviter une banquise, de passer près de ces montagnes géantes qui surplombent et menacent de nous écraser. Que notre bâtiment qui, dans les quais, passe pour être une merveille de l'homme, paraît bien peu de chose devant une fraction infinitésimale des merveilles de Dieu ! Entendez ce bruit épouvantable : c'est une montagne de glace que les siècles ont formée dans quelque vallée avoisinant la mer glaciale ; devenue trop pesante, elle a glissé à la mer qui l'a charriée près de ces rochers qui viennent de la broyer ; puis tout à coup le soleil couchant vient illuminer ce tableau qui renvoie à notre œil stupéfait toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Quelles sont admirables les œuvres

de Dieu et qu'Il est bon d'accorder à son missionnaire la faveur d'en voir la splendeur !! Car il y a en qui ont des yeux et ne voient pas : témoin un passager avec qui autrefois j'ai fait ce même voyage, lequel se contenta de dire que les atômes séculaires, en vertu de la loi d'affinité, s'étaient réunis ici d'une façon fort capricieuse.

Les atômes ont de singuliers caprices, lui répondit-on, témoins ceux qui ont formé la carène de votre bâtiment, les mâts, les cordages, les chaînes, les ancres, plus l'engin, votre petite personne de six pieds dont certains atômes sonores se réunissent de temps à autre pour jurer contre un être dont elle veut s'efforcer—mais en vain,—d'ignorer l'existence. A ceci les atômes de cette personne répondirent : Quant à un bâtiment, nous avons la preuve qu'il a été fait par quelqu'un, mais quant à ces montagnes, où est la plaque qui indique l'année et le facteur, si je puis m'exprimer ainsi, dit-il, d'un air triomphant. Je regardai son front pour y découvrir la plaque.....d'un peu d'intelligence—recherches inutiles. Il se hâta d'aller dire au capitaine qu'il était sorti victorieux de la discussion, en me mettant sur la plaque. Plaignez mon sort, s'il vous plaît : Hélas ! ils ont des yeux et ne voient pas.

25 Aout.—Nous arrivons au poste appelé " fort Chimo." Chimo ou selon l'épellation française Chaillemot, est situé sur la rivière Koksoak. Les Esquimaux et les Naskapis se donnent rendez-vous au fort.

Dans une prochaine, je vous parlerai de notre mission à ce poste, au milieu de ces sauvages les plus abandonnés des hommes sur la terre.

Je me recommande à vos bonnes prières, Monseigneur, et à celles des lecteurs et lectrices de vos annales.

Avec respect,

Votre humble serviteur,

Z. LACASSE, O. M. I.

LETTRE DU REV. PERE NEDELEC, O. M. I.

A

MONSIEUR J. B. PROULX, curé de St Lin.

MR. J. B. PROULX, Ptre.

Laurentides.

MON CHER CURÉ,

Permettez-moi de venir faire une courte et soudaine apparition au foyer de votre presbytère, en esprit seulement, pour vous saluer amicalement, et vous complimenter comme nouveau curé de la belle paroisse de St Lin. Bonheur et succès dans votre position nouvelle !

J'espère que ce changement de situation ne vous fera pas oublier le Haut de l'Ottawa, non plus que le pays des lièvres et des maringouins (la baie d'Hudson). Vous aviez commencé à faire connaître si bien ces pays inconnus, qu'il serait dommage que vous ne pussiez pas continuer votre noble tâche, pour la plus grande gloire de Dieu et l'intérêt de l'histoire. Inutile de commencer bien, à moins de bien finir. *Finis coronat opus.*

Afin de faciliter votre besogne, je m'offre à vous tenir au courant des principaux événements de nos parages. Ensuite, en temps opportun, vous ferez une apparition sur les lieux pour compléter vos connaissances, vous donnant par là la facilité de parler et d'écrire avec l'exactitude la plus minutieuse. Pour moi, sans plus tarder, je commence.

HAUT DE L'OTTAWA.—Activité fiévreuse en hiver et en été tout le long de la grande rivière. Le commerce de bois prend chaque année de nouveaux développements. Le nombre des voyageurs augmente en proportion ; on en compte de 10,000 à 15,000, employés dans les chantiers depuis Pembroke jusqu'à Port Arthur. Sur le Pacifique, même activité ; trains sur trains continuellement.

DES JOACHIMS.—Cette place est bien connue des voyageurs

dont un si grand nombre ont laissé leur pauvre vie dans les rapides bouillonnants ; elle commence à prendre l'air d'un petit village. On y compte 25 familles autour de l'église, et de plus une soixantaine de familles catholiques éparpillées dans la mission, tant du côté de Québec que d'Ontario. C'est aussi un centre de population flottante, vu le grand nombre de chantiers qui sont en opération sur la Morin, la rivière Noire, la Coulonge. On a été obligé d'agrandir la chapelle, laquelle est maintenant bien propre, mesurant 52 pieds sur 24, avec sacristie et chambre pour le missionnaire. Elle est entourée d'un bosquet magnifique de pins toujours verts. Elle eut, le 20 de mai, l'honneur d'une visite de Mgr Lorrain pour la confirmation, la bénédiction d'un cimetière neuf, et d'une cloche de deux cents livres, qui sonne l'Angelus matin et soir, à la grande joie des catholiques et au grand ébahissement des lièvres voisins. Le canal, œuvre de nécessité première pour la Puissance au point de vue commercial et stratégique, assurera l'avenir de cette place. Question de temps et d'argent. A *Makey's Station*, on se propose de bâtir une chapelle sous peu.

MATTAWA.—Place de commerce et d'activité, surtout depuis la colonisation du Témiscaming, entrepôt pour les chantiers, rendez-vous des voyageurs. Rien n'y manque, ni pour la religion, ni pour le confort de la vie. On y a églises, écoles, chemin de fer, bateaux à vapeur, téléphones pour les maisons privées, télégraphes pour le service public, prison, salles de réunion, et tout ce qui ne sert de rien pardessus le marché. On compte 1,400 âmes dans le village, et dans la paroisse au delà de 300 familles catholiques, dont 222 familles canadiennes. Nos œuvres catholiques fleurissent toujours de plus en plus. Les trois écoles séparées comptent 150 enfants, l'hôpital a reçu dans le cours de l'année 260 patients, une grande église neuve en pierre est en voie de construction. Quelle transformation ! Le gland est devenu chêne.

LAC TALON.—Non moins de progrès de ce côté. Sur la ligne du Pacifique Canadien, les villages surgissent comme par enchantement. L'ancienne chapelle de Ste-Philomène a été abandonnée ; l'église s'élève maintenant au pied du lac Nasbansing, au centre d'une belle paroisse de 200 familles. Le

curé en est M. Gagnon, homme de sacrifice et de dévouement.

NORTH-BAY.—Village d'un jour, déjà rival de Mattawa. Sa situation est splendide, sur les bords enchanteurs du grand lac Népissing. Aujourd'hui c'est une importante station de chemin de fer, demain ce sera un rendez-vous recherché des touristes. Population totale, environ 1,500 âmes; population catholique, 150 familles de toutes nations. Les MM. Bloëm, prêtres hollandais, veillent aux intérêts du district. Un juge y a sa résidence comme à Mattawa, il y a un journal pour y souffler le chaud et le froid, manie du temps. Le dernier dimanche d'octobre 1883, je chantais la grand'messe en cet endroit; on n'y voyait pas encore une seule maison. Nous sommes au siècle de la vapeur. *Vita in motu.*

TÉMISCAMING.—La colonisation autour de ce roi des lacs avance, si non rapidement, du mois sûrement; c'est un pays d'un grand avenir. La terre y est excellente. La récolte cette année a été bonne, le foin se vend actuellement \$40 la tonne. A la *Baie-des-Pères*, nouveau village d'une année, et déjà nouvelle église, nouveau presbytère, nouveau couvent, tous ces édifices en brique. Au milieu des vingt maisons de la ville en embryon se dresse le moulin, marchant par le feu. Tout le long de l'Ottawa, depuis Mattawa jusqu'à la hauteur des terres, on voit s'élever la fumée de la vapeur. *L'eusses-tu cru ?* Au Long Sault, 200 hommes travaillent au chemin de fer du lac Kipawe. A la tête du Lac Témiscaming, on a élevé une nouvelle chapelle sur la réserve des sauvages; la desserte en est confiée au P. Fafard, mon compagnon actuel et mon successeur dans les missions sauvages lointaines. Pour moi, après vingt-six ans de courses apostoliques, il est temps de sonner la retraite. *Cursum consummavi.* Pourtant, tant que la jambe ne refusera pas son secours, *non recuso laborem.*

ALBANY.—D'un bond, sautons des rives pittoresques de l'Ottawa aux côtes affreuses de la Baie d'Hudson. Le souvenir du passé vous donne le frisson. Allons! soyons braves. Ne respirez-vous pas plus à l'aise le grand air de la liberté? Albany, cette mission de crève-faim, mais de saints, commence à renaître de ses cendres. Avec la disparition de la maladie épidémique qui a ravagé ces pauvres sauvages pendant trois étés consécutifs, la terreur a fait place à la con-

fiance. Les sauvages de Severn, éloignés de 300 à 400 milles, ont de nouveau fréquenté la mission. Ils savent toujours leur catéchisme par cœur, et tous les cantiques. Les Muskogons sont naturellement religieux, et doux de caractère. Une résidence serait de nécessité à la Baie d'Hudson, pays de ressources ignorées, qui cependant commence à attirer l'attention du gouvernement. Nous avons eu 11 mariages. Comme d'ordinaire j'ai attaché le nœud conjugal pour rien, fourni l'anneau, sans compter le déjeuner, par dessus le marché. A Moose, fièvre de l'argent. Les sauvages veulent avoir pour leurs pelleteries absolument de l'argent, plusieurs d'entre eux ont fait dans ce dessein le voyage d'Ottawa. Autre Irlande, empire des mécontents. Le *Bishop* Horden a quitté Moose, M. Vincent le remplace. A New-Port, j'ai baptisé cinq protestants. Nombre de baptêmes de l'autre côté de la hauteur des terres, 42.

ABBITIBI—Peu de changement, augmentation chaque année dans la population, 400 âmes. Comme l'opposition à l'Honorable Compagnie y a fait son apparition dans l'été de 1887, révolution complète dans le commerce de la pelleterie. L'argent est à l'ordre du jour, à la grande satisfaction commune. Les sauvages se montrent bons pour la Robe noire et leur maison sainte. Ils restent, toujours quand même, Iroquois de caractère, fiers, indépendants, gourmands. Il faut les prendre à leur manière. *Ars artium regimen animarum*. L'Irlandais doit être traité en irlandais, le Canadien en canadien, le Sauvage en sauvage : chaque nation, comme chaque individu, a son côté fort et son côté faible. Ce qui manque le plus dans le monde et dans les têtes, c'est le sens pratique. Grande étude que d'étudier dans les livres vivants.—On fait maintenant la mission à la Longue Pointe sur le lac des Quinze ; c'est un coin noir. Les sauvages de ce côté ont toujours été une tribu dégradée. Le voisinage des chantiers et de la soi-disant civilisation n'améliorera pas leur sort. Un nouveau chemin de colonisation partant de la Baie-des-Pères, nous met en communication avec le Haut des Quinze, où le bateau à vapeur va aussi remplacer le canot d'écorce.

MISSIONS SAUVAGES DANS LA CIVILISATION.—Le poste de Fort

William, audessus des Allumettes, est fermé ; je vais transporter la mission aux Joachims. Nos sauvages, éparpillés parmi les blancs, laissent à désirer sous le rapport de la sobriété et de la moralité. La mission de *Golden Lake* sur la *Bonne Chère* est devenue un pèlerinage. Mgr Lorrain l'a visitée le 23 de septembre et y a confirmé 64 personnes de toutes nations. On a donné le déjeuner à tous, aux frais de la Providence, toujours bonne quand on s'y confie sans hésitation. Notre sacristie est finie et bien propre ; grande commodité.

Sur ce, adieu ! mes respects à votre bonne mère. Souvenir à l'autel.

Votre dévoué serviteur en J. C.

M. NÉDELEC, O. M. I.

MISSION D'ALASKA.

LETTRE DE SR. M. JOSEPH DE CALASANZ

A LA

RÉVÉRENDE MÈRE MARIE ANASTASIE, SUPÉRIEURE GÉNÉRALE
DES SŒURS DE STE-ANNE, LACHINE.

BATEAU " LE MEXICO," 30 AVRIL 1888.

Révérènde et bien-aimée Mère, (1)

J'ai ardemment souhaité vous écrire avant ce moment, mais notre départ si précipité ne m'en a pas laissé le loisir. Il me tardait, ma très chère Mère, de vous exprimer ma vive gratitude pour le choix que vous avez fait de ma pauvre personne pour la Mission lointaine de Nulato, Alaska ! Ce choix réalise le plus intime désir de mon âme ; vous le savez, mon cœur a toujours eu soif de dévouement et chaque fois que j'entendais la nomination de quelques Sœurs pour les Missions éloignées, j'enviais leur bonheur, et, convaincue de mon indignité, je prenais la résolution sincère de vivre de manière à mériter un jour le privilège de ces chères Missionnaires.

Mes vœux sont exaucés ! le jour après lequel je soupirais luit enfin ; me voilà en chemin pour les régions polaires, toute disposée à exécuter la sainte volonté de Dieu dans les ordres de mes Supérieures. Je me dirige vers l'Alaska toute pénétrée de la sublimité de ma sainte vocation ; mon courage se fortifie par la pensée de notre regretté Archevêque, Monseigneur Seghers, par l'exemple des bons Pères Jésuites et la générosité de mes deux chères Sœurs Marie Etienne et Marie

(1) En 1886, la Communauté des Sœurs de Ste-Anne de Lachine a ouvert une Mission dans le territoire d'Alaska, dans un endroit appelé *Juncou*. Cet établissement compte trois Religieuses. L'année dernière, la même Communauté a fondé une autre Mission dans le même territoire, sur la rivière Yukon, à l'endroit même où Sa Grandeur, Monseigneur Seghers, a été assassinée. Ces lettres sont les réponses des Sœurs après leur nomination pour cette lointaine et pénible Mission.

Pauline. J'ai aussi la douce confiance, ma très digne Mère, que votre souvenir nous suivra sur cette plage inconnue et qu'aucun jour ne se passera sans que de votre cœur de Mère il ne s'échappe une prière fervente pour vos enfants de Nulato.

Je ne me fais pas illusion sur les difficultés qui nous attendent ; aussi je m'y prépare par une prière plus assidue. Nous n'aurons pas de Mère pour nous accueillir sur cette terre étrangère, pour nous consoler ! Elle est si douce la main d'une Mère pour essuyer les larmes !..... Mais je me trompe, il est une Mère au Ciel dont le regard miséricordieux fait la joie et l'espérance des pauvres exilés de la vie ; cette douce Mère sera notre secours assuré dans tous les dangers et son assistance maternelle nous tiendra lieu de toute autre consolation. Toujours je m'efforcerai d'être une digne fille de Ste-Anne, afin de mériter avec la protection de Marie celle de notre glorieuse patronne.

Sachant que les détails de notre voyage vous intéresseront, je vais maintenant vous en dire quelque chose.

Nous partîmes de la Maison Vicariale le 28, vers midi, en compagnie de notre Mère Vicaire et de ma Sœur M. de Bonsecours. Le Rév. Père Jonckau nous avait devancées, il nous attendait sur le quai. Les adieux furent rapidement échangés et pourtant ils furent pleins d'émotions ! Tandis que le vaisseau nous emportait bien vite, le bon Père et nos chères Sœurs restaient sur le rivage et nous saluaient encore. Bientôt nous fûmes en pleine mer, la pluie tombait par torrent, mais point de vent, seulement un peu de brouillard. La mer était calme, pacifique comme son nom l'indique. A bord, le déjeuner est servi à huit heures, le goûter à midi et le dîner à cinq heures. Notre cabine, bien qu'étroite, contient trois lits. Le capitaine fut admirable d'attentions pour nous, et de la part de tous les passagers, nous fûmes l'objet du plus grand respect. Bientôt le mal de mer fit son apparition et attaqua d'abord notre bonne Sœur Supérieure, puis ma Sœur Marie Pauline, sans faire exception en ma faveur. La première nuit ne nous reposa guère et, le lendemain, je fus seule capable de me rendre à table pour le déjeuner, sans toutefois m'en trouver mieux, car je dus prendre bientôt le lit. Cependant, je fus la première guérie et, au bout de quel-

que temps, j'eus le plaisir de voir mes chères sœurs prendre leurs repas avec moi. Avant notre arrivée à San-Francisco, le capitaine vint nous faire une dernière visite ; il nous dit qu'il a une sœur religieuse de la Congrégation N. D., à Villa Maria, et qu'il ne l'a pas vue depuis plusieurs années.

Ma sœur Marie Etienne me demande de vous offrir ses respects et de vous dire qu'elle vous écrira aussitôt que possible. Nous aurons beaucoup de choses à acheter à San-Francisco : articles de lingerie, ameublement, objets de piété, etc. Le bon Père Jonckau nous a permis de quêter si nous en avons le courage. Nous l'aurons et nous voulons même implorer la charité des passagers avant de quitter le bateau.

Avant de terminer ma lettre, je veux encore une fois vous demander de prier pour moi et pour mes chères compagnes. Et de mon cœur, tous les jours, s'élèvera une prière reconnaissante pour vous, chère et bien-aimée Mère, et pour ma chère Communauté.

Veillez me permettre de saluer ici, ma chère Maitresse, mes chères Sœurs M. Joséphine et M. Ernestine, nos chères Sœurs Conseillères et toutes les Sœurs du Canada.

Adieu, ma très chère Mère. Je demeure en N. S.

Votre toujours reconnaissante enfant,

SR. M. JOSEPH DE CALASANZ.

LETTRE DE SR. MARIE-ETIENNE

A LA

RÉVÉRENDE MÈRE MARIE ANASTASIE, SUPÉRIEURE GÉNÉRALE
DES SŒURS DE STE-ANNE, LACHINE.

SAN FRANCISCO, 2 MAI 1888.

Révérènde et bien aimée Mère,

Que vous dirais-je en cet heureux anniversaire de l'approbation de notre Institut ! Ah ! que ne m'est-il permis de vous dévoiler les pensées intimes de mon cœur blessé !..... Mais non, votre tendresse maternelle ne ressent que trop vivement l'amertume de notre sacrifice, je ferai taire ces impressions trop naturelles dont Jésus seul aura le secret et ne vous communiquerai, ma bien chère Mère, que les vérita-

bles sentiments que la grâce a produits en mon âme, relativement à ma présente nomination.

J'aurais accusé réception de votre bonne lettre avant ce jour, mais je ne l'ai reçue qu'une heure environ avant de quitter Victoria, le 28 avril. En la lisant, je me suis dit : A présent, mon bonheur est complet, j'ai entendu la voix de notre Mère Générale !..... Je vous remercie, bien-aimée Mère, des douces et consolantes paroles que votre chère lettre m'a apportées. Soyez surtout mille fois remerciée et bénie de m'avoir placée dans une voie qui devra me conduire si droit à la gloire céleste. Je puis vous assurer, ainsi que nos chères Sœurs Conseillères, que c'est bien de tout mon cœur que j'accepte la Mission que la Divine Providence m'a confiée par l'entremise de mes Supérieures. Je sens vivement mon impuissance en face d'une si noble entreprise, mais Celui qui me choisit est Celui-là même qui a confié la conversion de toutes les nations à de pauvres pêcheurs ignorants. J'ai confiance qu'Il me donnera la grâce, les talents et le courage nécessaires pour instruire les pauvres Indiens du Pôle Nord. Mon cœur tressaille de joie à la pensée de la riche couronne qui sera la récompense de cette mission d'épreuves et de souffrances. Je ne puis me le dissimuler, nous devons renoncer au bien-être de la vie civilisée, mais, disciples d'un Maître qui n'avait pas même où reposer sa tête, toutes trois, nous sommes prêtes à braver même la mort pour gagner des âmes à Jésus-Christ.

Ma Sœur Marie Joseph de Calasanz, qui paraissait joyeuse avant son départ, commence à voir la possibilité d'une mort lente et ignorée dans ce lointain pays. Je puis néanmoins vous dire, ma Mère, que mes deux compagnes font preuve de courage et de beaucoup de bonne volonté. Dieu ne demande rien de plus et avec le secours de vos prières et celles de nos chères Sœurs, nous comptons sur la grâce du succès.

Comme ma Sœur Marie Joseph de Calasanz vous a donné les nouvelles de notre voyage, je vous dirai seulement que nous sommes arrivées à San-Francisco à 4 hres, A. M. ; nous avons dû attendre nos malles jusqu'à 8 hres., alors nous sommes rendues à l'Hôpital Sainte-Marie, où on nous a

fait l'accueil le plus cordial. Les bonnes Sœurs de la Merci a yant été éprouvées par un incendie, n'ont pu nous offrir une chambre dans cette maison ; elles nous ont fait conduire à leur Asile, où nous occupons un très joli appartement. Après nous avoir fait prendre quelque repos, l'Assistante-Générale vint avec nous, en voiture, chez les RR. PP. Jésuites. Nous fûmes un peu déconcertées en entendant ces bons Pères nous dire que nous ne pourrions partir de San-Francisco avant le 10 du courant. Nous aurions tant joui de passer encore ces quelques jours avec notre chère Mère Vicaire et nos bonnes Sœurs de Victoria ! Mais Dieu ne l'a pas voulu, qu'Il en soit béni. Ce ve sera pas sans doute notre dernier sacrifice. Le Père Procureur nous informa que toutes les cabines étaient retenues et qu'il craignait beaucoup que le bateau, déjà trop chargé, ne pût prendre notre bagage. Il a cependant obtenu qu'on nous donnât des bancs pour servir de lits. Si nous souffrons autant du mal de mer qu'en venant de Victoria, nous pourrons bien dire que nous avons commencé notre vie de sacrifice. Les Sœurs de San-Francisco trouvent notre position des plus pénibles et elles nous témoignent beaucoup de sympathie. Les seuls mots vraiment encourageants qui nous soient adressés ici, viennent du saint prêtre qui doit nous accompagner : le Rév. Père Jenna. C'est un homme de noble origine, élevé dans l'opulence sous le beau ciel de l'Italie, et il est tout joyeux de s'en aller sur les bords glacés du Yukon pour embraser de l'amour de Dieu les âmes des pauvres sauvages. Cet exemple nous encourage à braver toutes les difficultés pour seconder le zèle de ce pieux missionnaire.

Nous vous écrivons encore avant de quitter cette ville, mais nous ne pouvons espérer recevoir une lettre de vous avant le mois de Mai 1889. N'est-ce pas qu'elle sera longue, cette lettre, bonne Mère ?... Maintenant laissez-moi vous dire, ma bien chère Mère, la douleur que j'ai ressentie en quittant mes bien-aimées orphelines de Ste-Marie. Ah ! je croyais que mon pauvre cœur allait se briser ! Pauvres enfants ! elles étaient bien tristes, elles aussi, du départ de leur seconde Mère ! Chacune d'elles m'a écrit une affectueuse lettre que j'emporte avec moi. Puisse Notre-Seigneur les bénir et les

protéger toujours ! Puisse-t-Il leur envoyer une Sœur qui leur montre à le bien servir et à croître dans son amour et dans celui de sa Sainte Mère !

Les malles de Lachine ne sont pas encore arrivées, mais j'espère que ma chère Sœur M. Séraphine m'a écrit. Si c'est possible, je lui écrirai d'Alaska.

Je vous remercie, ma bonne Mère, de toutes les preuves de bonté et de toutes les marques d'intérêt que vous m'avez données. Je vous prie bien de me pardonner les peines que, sans le vouloir, je puis vous avoir causées. Je finirai en vous disant le dernier mot que j'ai adressé à mes chères Sœurs de Victoria : " Priez pour moi vivante ou morte. "

Dans l'espoir d'un souvenir quotidien pour moi et pour mes chères compagnes, je termine ma lettre et je demeure dans le Sacré-Cœur de Jésus crucifié,

Votre toujours aimante et reconnaissante,

SR. MARIE ETIENNE.

MISSIONS D'ATHABASKA

LETTRES DE DIVERS MISSIONNAIRES OBLATS A SA GRANDEUR
MGR I. CLUT, EVÊQUE D'ARINDÈLE

(Semaine Religieuse, de Montréal)

ATHABASKA, le 4 JUILLET 1888.

A SA GRANDEUR MONSIEUR CLUT, à Montréal.

Monseigneur et bien-aimé Père,

Nous avons reçu vos bonnes lettres ; mais hélas ! avec la joie elles nous ont aussi apporté la tristesse, car on préparait déjà tout pour faire à Votre Grandeur une réception telle que le Nord n'en avait encore jamais vue, et voilà que nous apprenons que votre retour au milieu de nous a été ajourné à l'année prochaine. Enfin puisque Dieu l'a voulu, nous disons : *Domine, non nostra voluntas, sed tua fiat !* Comme compensation, il nous envoie le révérend père Grouard qui vient s'établir à la Nativité, comme supérieur de la mission. Je ne le connais pas personnellement, mais on en dit tant de bien que je bénis d'avance le ciel de nous placer sous une si précieuse direction.

Que de pénibles nouvelles à vous apprendre, Monseigneur ; on peut dire même sans exagération que cette année figurera certainement comme une des plus désastreuses entre toutes dans les annales d'Athabaska ; car si vous vous en souvenez, dans ma dernière lettre, je vous signalais les dégâts causés par les tempêtes de l'automne passé, et qui, en brisant la glace, après la pose des filets à l'eau, avait mis notre matériel de pêche hors de service. A force de travail et d'industrie, on était parvenu cependant à le remonter assez bien, mais ces premiers accidents n'était encore qu'un prélude aux malheurs beaucoup plus graves qui devaient les suivre bientôt

C'est la famine qui a failli exterminer une grande partie de nos pauvres sauvages.

Dès le mois de novembre, ils commencèrent à arriver ici par bandes de deux, trois et quatre familles, tellement amaigris et épuisés par la faim, qu'ils pouvaient à peine se traîner. Plus d'une fois on les avait vus disputer aux chiens la dégoûtante curée qu'on versait dans leur auge, c'était à fendre le cœur. Nous les soulagions sans doute dans la mesure que le comportait la modicité de nos ressources, mais ne vivant nous-mêmes pour ainsi dire qu'au jour le jour, ayant tous nos orphelins sur les bras, et menacés tous de manquer du nécessaire, que pouvions-nous faire en face d'un si grand nombre de nécessiteux, tous aussi dignes de compassion les uns que les autres ? Aussi il y a eu bien des victimes, et je m'étonne qu'elles n'aient pas été plus nombreuses vu l'impossibilité où la pauvreté générale mettait tout le monde de porter secours aux affamés.

La première à succomber fut une vieille Crise, l'ancienne femme de Rabaska ; elle vivait avec la plus jeune de ses filles et deux de ses petits enfants. Elle habitait une cabanette en bois derrière le fort. Ayant su qu'elle me demandait, je m'étais rendu aussitôt auprès d'elle. Oh ! quelle misère ! je la trouvai seule et sans feu dans sa misérable hutte, sans feu avec une température de 43 degrés centigrades au-dessous de zéro. Elle était déjà mourante. Le froid et la faim vont vite en besogne. Après l'avoir confessée, je retournai immédiatement lui chercher le saint Viatique, mais ce ne fut qu'au prix des plus grandes difficultés qu'elle put commuer. Il est vrai que sa fille et ses deux petits enfants auraient pu au moins entretenir le feu du foyer et lui épargner ainsi les souffrances du froid ; malheureusement, tous mouraient de faim, voilà pourquoi ils passaient la plus grande partie de la journée à mendier ça et là les quelques bouchées de nourriture qui les empêchaient de mourir. C'est ce que la pauvre vieille avait fait elle-même tant qu'elle l'avait pu. Elle expira quelques heures après mon départ. Un peu plus tard, une scène plus navrante encore se passait de l'autre côté du lac Clair ; il y avait là deux familles, dont l'une de Cris et l'autre de Montagnais

Déjà ils avaient mangé toutes leurs fourrures ; après les fourrures était venu le tour des chiens ; et après les chiens les retailles de cuir et les souliers qui n'étaient pas strictement indispensables. Pressés de plus en plus par la disette, ils se décidèrent enfin à prendre le chemin de la mission. Mais ils étaient déjà si exténués qu'ils pouvaient à peine marcher. Or, dans la brigade, il y avait une vieille infirme, et comme son âge et ses infirmités ne lui permettaient pas de suivre la bande, que fit-on ? On prit le parti de l'abandonner. C'était pour elle une sentence de mort, ni plus ni moins. Les autres n'arrivèrent ici qu'au bout de la septième journée et plus ressemblants à des squelettes qu'à des êtres vivants. Cette infortunée, qui a été inhumée dans la suite, mourut dans le campement même où elle avait été laissée. C'était la veuve du vieux Croche.

De tous côtés on n'entendait parler que de famine et d'affamés. Plusieurs sont morts sans les secours de la religion, mais il y en a pourtant qui ont eu cette dernière consolation, entre autres la vieille mère de *Wabistikwan*, qui s'était réfugiée à la Grosse-Ile avec sa famille. Elle me fit appeler vers la fin de février. Comme je me trouvais seul et qu'il me fallait, par conséquent, rentrer le même jour, je célébrai la sainte messe avant l'heure réglementaire et je partis en compagnie du frère Henry ; aller et retour, c'était douze lieues que nous avions à parcourir. Fort heureusement que mon compagnon avait bonnes jambes et bons poumons, autrefois moi aussi, j'ai eu les jambes assez robustes et vigoureuses, mais aujourd'hui, non. Lorsque la fatigue devenait trop accablante, je me jetais donc un moment sur le traîneau ; pour lui, il courait tout le temps. A mon arrivée au camp, tous les sauvages se présentèrent pour m'offrir la main. Pauvres gens, là aussi ils étaient tous aux prises avec les horreurs de la faim ; malgré cela, ils étaient si heureux de voir le prêtre, qu'ils semblaient oublier leurs misères, et le bon vieux *Sq-kiskaneb* me dit : " Mon père, quand je te vois, c'est comme si je voyais le bon Dieu lui-même ; nous avons peur que tu ne fusses pas arrivé assez tôt. Celle qui me demande est donc bien malade, lui dis-je ?—Oh ! oui, son souffle est déjà presque éteint. " Sur cette réponse, je me rendis sans délai

où elle était ; en me voyant entrer, elle leva les deux mains vers le ciel et s'écria d'une voix entrecoupée par l'oppression qui l'accablait : " Merci, merci, mon père, à présent que je t'ai vu, je ne crains plus de mourir. " Je la confessai aussitôt et lui administrai les derniers sacrements. C'était tout ce que je pouvais faire. Pendant que je la préparais à paraître devant Dieu, le frère préparait pour nous le petit dîner que nous avions apporté. Tout maigre qu'il était, il fallut encore cependant le partager avec ceux qui nous entouraient. J'allai en suite donner une dernière bénédiction à la mourante, et nous reprîmes le chemin de nos pénates, où nous arrivâmes à 10 heures du soir. Le lendemain, deux hommes nous amenèrent le corps de cette femme pour être déposé dans le cimetière de la mission.

Au commencement de mars, un jeune métis qui venait de la Pointe-à-l'Abri rencontra une femme étendue sur la neige ; le désordre de ses vêtements laissait voir clairement qu'elle était tombée là accidentellement. Croyant qu'elle était morte, il lança ses chiens au galop et arriva au fort tout affolé de frayeur. Informé du fait, M. MacDougall fit partir immédiatement deux hommes avec un traîneau pour aller la chercher. Arrivés sur les lieux, ceux-ci lui adressèrent la parole ; point de réponse, elle respirait encore pourtant. Ils s'empressèrent donc d'allumer un bon feu pour la ranimer, lui donnèrent à boire quelques gorgées de thé chaud et revinrent avec elle cette même nuit. Ici tout le monde la croyait morte, et ce fut dans cette persuasion qu'à leur retour j'allai moi-même m'informer si elle était chrétienne ou infidèle, pour procéder, s'il y avait lieu, à la cérémonie de sa sépulture, parce que personne ne savait qui c'était. Mais quelle surprise pour moi, lorsque je vis un petit Cris accourir au devant de moi en me disant : *n'ola Keyabitch pimatisiw*, " Père, elle vit encore ! " Effectivement, je la trouvai pleine de vie et ayant toute sa lucidité d'esprit. Je lui demandai alors d'où elle venait, quels étaient ses parents et où elle demeurait. Elle me répondit que l'automne dernier elle était descendue de la petite Rivière-Rouge, que sa mère était morte gelée, il y avait sept ans, et que son père, nommé *Nikanikapiw*, se trouvait alors à la Rivière-aux-Foins ;

mon nom à moi, ajouta-t-elle, c'est Catherine. Je lui demandai ensuite si elle avait vu souvent *l'homme de la prière*.... "Je me souviens de ne l'avoir vu qu'une seule fois," me dit-elle. Après lui avoir montré avec quelle bonté Dieu l'avait protégée contre les dangers qu'elle avait courus, je lui exposai les vérités fondamentales de la religion et je l'engageai à se confesser. Elle ne savait pas même ce que c'était que la confession ; je le lui expliquai en peu de mots ; dès qu'elle eut compris que c'était là le seul moyen établi par Dieu pour la rémission des péchés, elle y consentit sans difficulté. J'avais été bien inspiré, car les longues privations qu'elle avait endurées, avaient tellement rétréci les voies digestives chez elles, que, quelques jours après, elle mourut subitement, étouffée par la nourriture dont elle ne pouvait se rassasier. Elle avait de 16 à 17 ans. Pauvre enfant, elle était restée évanouie dans la neige pendant trois jours et deux nuits ! C'est prodigieux qu'elle ne fût pas morte dix fois pour une, parce que le thermomètre marquait de 35 degrés à 36 degrés centigrades.

Le révérend père Pascal devant vous raconter la fin tragique de la brigade de Catholique La Violette, moi, je ne vous en parlerai pas. Vous le voyez, Monseigneur, les jours que nous venons de traverser ont été extrêmement mauvais. Dans les desseins mystérieux de la divine Providence, il n'y a pas de mal cependant qui ne tourne à quelque bien, et c'est aussi la douce compensation qu'elle nous a accordée dans les calamités qui nous ont frappés, car jusqu'à présent le chef des Cris de la petite Rivière-Rouge avait refusé obstinément d'embrasser la foi ; non content de rejeter la grâce du salut, il se montrait plus attaché qu'aucun de ses congénères aux observances ridicules et criminelles qui leur ont été léguées par leurs ancêtres. Eh bien, contre toute attente, cet hiver, j'ai eu la consolation de le baptiser lui et sa famille. Depuis il est venu nous voir plusieurs fois, et il continue à prier régulièrement.

A la disette a succédé l'inondation. Tout le pays d'Athabaska, si on en excepte les points les plus culminants, ne présente littéralement que l'aspect d'une vaste mer sans limites, pas de fourrages nulle part. De là, nécessité pour

nous de nous défaire de notre troupeau. Déjà le révérend père Pascal a vendu trois vaches ; si, au moins, nous pouvions en conserver une couple pour le remonter dans un temps meilleur ; mais c'est fort douteux que nous réussissions. Pour compléter l'exposé de notre situation, il me reste à vous dire que nos récoltes n'annoncent rien de bon. Du reste, rien de surprenant après les intempéries que nous avons eues et qui continuent encore aujourd'hui. En effet, durant toute la première moitié du mois de juin, le thermomètre marquait tous les jours une variante de 9 degrés à 10 degrés au-dessous de zéro ; vers le 18 est venue une tempête de neige qui a duré près de deux jours, et depuis ce sont des pluies sans fin.

Je vous prie, Monseigneur, de me faire passer un exemplaire des *Offices votifs* : le mien est incomplet et tombe en lambeaux.

Avant de terminer, permettez-moi, Monseigneur, de solliciter une de vos plus affectueuses bénédictions, et veuillez agréer la nouvelle expression de l'obéissance respectueuse du dernier de vos enfants.

L. M. LE DOUSSAL, O. M. I.

LETTRE DU RÉV. PÈRE COLLIGNON, O. M. I.,
A MGR I. CLUT, O. M. I.

LAC-DES-ESCLAVES, 9 août 1888.

Monseigneur et bien-aimé père,

Une lettre du révérend père Desmarais, datée du mois de juin, du Petit-Lac-des-Esclaves, vous faisait connaître les travaux et les succès de ce bon père. Cette lettre vous disait aussi que le révérend père Dupin était venu au Lac-Labiche chercher des conseils auprès de Monseigneur Faraud à propos de l'école ouverte par le révérend père Desmarais, école qui, grâce au zèle du révérend père, est un véritable triomphe pour nos missions. Pendant que le révérend père était au Lac-Labiche, il m'a entretenu d'un projet qu'il avait fort à cœur, projet non moins caressé par le révérend père Des-

marais. Une des gloires du ministre protestant, c'est de faire chanter quelques enfants. Les révérends pères Dupin et Desmarais voudraient non seulement faire chanter les enfants, mais les faire chanter avec accompagnement de musique. Comme vous le savez, Monseigneur, il n'y a au Petit-Lac-des-Esclaves, ni instrument de musique, ni musicien. Depuis plusieurs années, nous avons ici chez les bonnes sœurs, une orpheline du Petit-Lac-des-Esclaves, âgée aujourd'hui d'environ 14 ans. Le révérend père Dupin me demanda donc s'il n'y aurait pas moyen de lui apprendre à toucher l'harmonium. Cher père, lui répondis-je, n'est-ce pas tenter l'impossible? Le révérend père consulta en outre la révérende sœur supérieure : même réponse. Le temps était court. Nous étions au mois d'août, il avait déjà été réglé que, devant me rendre le printemps prochain au Petit-Lac-des-Esclaves, j'amènerais avec moi cette enfant. En outre, la pauvreté nous fait presque un devoir de ne point laisser toucher le clavier de notre instrument par des mains novices, de peur de quelques dérangements. Il fut cependant résolu qu'on tenterait l'impossible, car comme vous le savez, Monseigneur, on le tente souvent dans nos pauvres missions. Depuis quelque temps, je ne m'occupais plus de cette question ; de temps à autre, toutefois, en vaquant à mes affaires d'économe, j'entendais des accords ou plutôt des désaccords plus ou moins harmonieux. Quel ne fut pas mon étonnement vendredi dernier, à la bénédiction du Saint-Sacrement ; mon oreille me disait bien qu'il y avait quelque chose qui n'allait point tout à fait comme de coutume dans l'accompagnement ; n'y tenant plus, je détournai un peu la tête, et je vis Isabelle (car c'était le nom de cette enfant) accompagnant le chant du salut. Je surabondais littéralement de joie et je me transportais au Petit-Lac-des-Esclaves que j'ai toujours tant aimé. Chère mission, me disais-je, serait-ce possible qu'un jour, la petite chapelle retentirait des sons d'un harmonium, touché par la main d'une de tes enfants ! Le lendemain, la révérende sœur supérieure me demanda ce que j'avais pensé de l'accompagnement d'Isabelle.—Je n'en pus témoigner que de la surprise ; deux mois seulement de leçons et de leçons bien interrompues, puisque durant tout le temps des récoltes

tous les bras valides sont occupés aux champs. Faut-il continuer les *leçons*, continua la bonne sœur ? Certainement, lui répondis-je ; mais ici vient la difficulté. Il n'y a point d'harmonium au Petit-Lac-des-Esclaves. Eh bien, dis-je, j'en ferai venir un..... mais qui s'en chargera, demanda la bonne sœur ? Je m'en charge, lui répondis je ! Je *contais une menterie*, comme l'on dit ici..... M'en charger, pauvre économe du Lac-Labiche, qui a plus que de la misère pour coudre les deux bouts ensemble, me charger de faire venir un harmonium. Oh ! c'est vous, Monseigneur et bon père, c'est par votre entreprise que je prierai les bonnes âmes du Canada d'y voir pour nous, elles qui sont si dévouées à nos pauvres missions. En disant adieu au bon père Dupin, je lui ai presque promis de lui donner l'accolade fraternelle au Petit-Lac-des-Esclaves au jour de l'Assomption. Oh ! Monseigneur, si, en montant la rivière Athabaska avec ma berge du Lac-Labiche, je trouvais à Athabaska Landing cet harmonium tant désiré, si j'y trouvais de plus les soutanes et les surplis demandés par le cher père Desmarais pour ses petits anges vivants, quelle joie ce serait pour nous tous !..... Quelle joie pour tous les bons chrétiens du Lac-des-Esclaves !..... Quelle joie pour Marie, notre douce Mère du ciel !..... Les larmes m'en viennent aux yeux rien que d'y penser !..... Que serait-ce donc de la réalité !..... Je suis bien assuré qu'il n'y a pas d'âme chrétienne au Canada qui, connaissant le bien que pourrait faire ici un tel don, ne consente à s'imposer même un petit sacrifice pour nous venir en aide. Je promets que la première messe chantée avec l'accompagnement de cet harmonium le sera à l'intention des donateurs. Monseigneur Faraud m'a encouragé à vous faire cette demande. Adieu, Monseigneur et bien-aimé père, vous êtes un peu la cause de mon affection pour le Petit-Lac-des-Esclaves. Quand vous m'eûtes imposé les mains, et que sous votre bénédiction, je me suis relevé prêtre du Seigneur, il y a déjà plus de 18 ans, vous m'aviez promis le Petit-Lac des-Esclaves comme la part de mon héritage !.... Hélas ! chère mission, je ne l'ai vue que deux fois, en passant pour ainsi dire. Je vais la revoir l'été prochain.

Un petit souvenir dans vos prières. De Votre Grandeur,
l'enfant tout dévoué, D. COLLIGNON, O. M. I.

MISSIONS DU NORD-OUEST

Nous insérons avec plaisir, dit la *Semaine Religieuse* de Québec, les lettres ci-dessous que veut bien nous communiquer Mgr Clut, actuellement en cette province, persuadé que nos lecteurs les liront avec intérêt et seront sans doute portés à tendre la main à ces pauvres missionnaires qui ont tant à souffrir et qui sont si dépourvus de ressources.

L. J. C ET M. I.

VICARIAT D'ATHABASKA, MCKENZIE.

Lettre du Révd Père H. Lecomte, O. M. I. au Révd Père P. Boisramé, O. M. I., Supérieur et Maître des Novices Oblats de Marie Immaculée à Lachine Locks, Canada.

MISSION SAINT-PAUL, FORT NELSON, LE 11 JUIN, 1888.

Mon Révérend et bien-aimé Père.

Je ne me rappelle pas si je vous ai écrit, l'automne dernier ; j'ai été si occupé, et sous une si pénible impression, tout l'été, que je crains de vous avoir oublié. Pour vous dire tout de suite les raisons de mon trouble, c'est que nous avons passé par le feu. Le 11 juillet 1887, l'incendie se déclarait à la mission, et notre nouvelle maison presque achevée et dont j'étais si fier (*trop sans doute*), s'en allait en cendres. Je suis encore à me demander comment cet accident fâcheux est arrivé. Deux heures à peine suffirent pour détruire un ouvrage qui n'avait coûté tant de sueurs et de fatigues.

La main du bon Dieu est pesante quelquefois, n'est-ce pas ? Je crus aussi quelque temps que notre petite chapelle allait subir le même sort. Mais non ; sans doute, le bon Dieu nous prit en pitié, et Saint-Raphaël était là qui veillait sur la demeure dont il est le patron. Tout cela se passait en l'absence du R. Père de Kérangué. Un petit orphelin que nous

élevons et moi étions les seuls gardiens de la mission. Outre notre nouvelle maison, nous avons perdu tous nos outils. Je les regrette d'autant plus que dans notre pauvre Nord, il est si difficile de s'en procurer d'autres. Le Père de Kérangué, de retour de sa mission du Fort Simpson, nous amenait fort heureusement un frère convers. Nous en avions plus besoin que jamais. Notre ancienne maison menaçant ruine, nous jugeâmes à propos de la jeter à terre, et de se servir de ses débris, pour nous bâtir un abri pour l'hiver. Le nid est très petit. Nous espérons que nous pourrons l'agrandir un jour.

Je quittais Saint-Raphaël, le 16 septembre, et allais m'ensevelir pour neuf gros mois dans la solitude de Saint-Paul. Le voyage dura 10 jours.

Nos sauvages n'arrivèrent que très-tard en automne, et en petit nombre; comme la famine régnait dans les camps, les femmes et les enfants ne purent venir. Ma mission se réduisit donc à peu de choses, quelques confessions, ce fut tout.

Les Indiens n'ayant amené que très-peu de vivres, hiverner à St-Paul me paraissait très imprudent. C'est égal, je pris mon parti. Depuis que je me suis égaré pendant 19 jours dans le bois et que je fus sur le point de mourir de faim, je n'aime plus à faire à la raquette le voyage de Nelson à Liards. Je restai donc. Trois mois se passèrent assez bien. Prévoyant le jeûne forcé, je me privais un peu, et faisais comme la fourmi de la fable.

L'année 1888 apparut et, comme souhait de bonne année, le chef traicteur de la compagnie de la Baie d'Hudson nous déclara qu'il n'y avait plus de vivres que pour une quinzaine de jours, que, si les sauvages tardaient encore longtemps, avant de nous apporter du secours, *we will starve to death*, (nous mourrons de faim), etc. Nous prîmes notre parti en braves. Le bourgeois, ses engagés et votre serviteur, tous, nous nous préparâmes à faire la guerre aux lièvres (lapins) et aux perdrix. Nous fîmes comme Loth et Abraham : les uns prirent la droite, les autres la gauche, etc. Chaque jour, et, à l'époque de l'hiver où le froid est très rigoureux, nous allions à la recherche de notre pitance. Les meilleurs chasseurs mangeaient un peu, et donnaient une bouchée aux malheureux. Nous avons vécu ainsi pendant deux mois. Les

lièvres devenaient rares et nous ne pouvions plus nous en nourrir. Les sauvages arrivaient au Fort maigres et ressemblant à de vrais squelettes ambulants. Au lieu de nous soulager, ils ne faisaient que nous hâler le peu que nous avions. Ma petite cache fut bientôt épuisée. Je ne pouvais me résigner à voir mourir de faim ces pauvres sauvages pour lesquels j'étais venu de si loin. Chaque jour, ils venaient processionnellement me tendre la main, et je la remplissais d'un peu de viande *pulvérisée*, (dite viande pilée ; c'est de la viande coupée en tranches minces, puis séchée à la fumée ou au soleil, et pulvérisée sur un cailloux au moyen d'une tête de hache). Au Fort, pas une bouchée. Le commis donnait à ceux qui venaient mendier, des peaux d'ours et de castors. Croyez-moi, ce n'est pas grand chose comme nourriture : *Poor stuff*, disent les anglais. Nos chiens, qui nous servent de chevaux, succombaient, et j'avais aussi grand'peur pour nous. Ne pouvant plus prendre de lièvres, nous nous fîmes de grandes raquettes, et nous essayâmes les orignaux. Tout chacun se croyait capable d'en tuer. Je n'avais guère d'espoir. Ces animaux sont si farouches et ont l'ouïe si fine : le craquement d'une petite branche suffit pour les mettre en fuite. Cependant j'essayai. Nous fîmes bien des pas, pour ne rien tuer. Réduits à la dernière extrémité, les uns essayaient de manger des morceaux de peaux d'ours, d'autres faisaient bouillir des pattes de lièvres ; et moi, ne pouvant me résigner à manger cela, j'attendais que le bon Dieu nous prît en pitié. Je priais et faisais beaucoup prier les petits enfants, et Dieu se laissa toucher. Il aime tant ces petits anges !

Un de mes serviteurs tua un orignal proche du Fort. Alors la joie revint sur toutes les faces. Nous nous armâmes chacun d'un sac et courûmes à l'endroit où l'animal était tombé. Vous auriez ri de nous voir déchiqueter cette viande que nous laissons à peine cuire. Si j'ai jamais mangé de la viande demi-crue, c'est bien cette fois-là. Depuis ce temps, les sauvages commencèrent à tuer et à nous donner à manger. Ce que je viens de vous dire, mon bien aimé Père, suffira pour vous donner une idée de ce que nous avons souffert cet hiver. J'aurais voulu me sauver au fort de Liards ; mais, d'un autre côté, je n'aimais pas à quitter mon poste. Mes catholiques

d'ici ne pouvaient consentir à me laisser partir. Si le bon Dieu ne nous avait pris en pitié, nous serions tous morts ensemble.

C'eut été joli, n'est-ce pas ?

Le pays s'appauvrit et bientôt les sauvages ne pourront plus nourrir les blancs qui habitent leur pays.

Après que j'eus repris un peu de force, je me mis aux travaux manuels. J'ai fait, en mes temps de loisir, 6,500 bardeaux pour couvrir notre chapelle de St-Raphaël. De plus, j'ai fini le lambrissage de ma maison. Vous voyez, mon Rév. Père, que je suis un peu de tous les métiers.

Nos sauvages nous arrivaient le 24 de mai, avec beaucoup de viande sèche, mais peu de fourrures. Ils en avaient mangé les trois quarts, durant le temps de la famine.

Ayez la bonté de m'envoyer votre ouvrage (méditations pour tous les jours de l'année) et un droit canon. Nous n'avons point de théologie, ce qui n'est pas commode dans les cas embarrassants. Une lettre au plus vite. Je suis si isolé, et je reçois si peu de lettres !

Je ne puis vous dire que mes Indiens sont de fervents catholiques. Non, la plupart sont encore infidèles. Cependant ma mission du printemps a été assez bonne.

Demain, je quitte St-Paul et descends à St-Raphaël, pour garder le logis, en l'absence du Père de Kérangué, qui va faire la missiou du Sacré-Cœur au Fort Simpson et celle du Fort Wrigley.

Je finis, bien cher Père, en me recommandant à vos bonnes prières et saints sacrifices, et en vous priant d'offrir mes saluts respectueux à tous nos pères et frères de Notre-Dame des Anges. Que vos bons novices ne m'oublient pas. Dites-leur bien cela.

Je suis, Révérend et bon Père, votre fils et frère in Xto et M. J.

H. LECOMTE, O. M. I., Ptre.

NOTE DE MGR I. CLUT, O. M. I.

Le Révd Père Boisramé, mon condisciple de théologie, et mon ami sincère, en me communiquant la lettre du Père H. Lecomte, m'écrivit ces quelques lignes : " Monseigneur et

bien-aimé Père, cette famine à laquelle sont exposés nos oblats de McKenzie est terrible.

“ N’y aurait-il pas moyen de la prévenir, en ayant des vivres en réserve? Votre Grandeur sait mieux que moi ce qui en est.....” Je répondrai lo à ces bienveillantes réflexions : Oui, la famine à laquelle sont exposés nos pauvres Oblats de McKenzie est terrible. Ceux qui auront lu les lettres des Révérends Pères Le Doussal et Pascal que j’ai fait publier dernièrement dans les feuilles publiques, et qui liront celle-ci, en auront des preuves palpables.

2o Il y aurait moyen de prévenir cette famine. Je vais indiquer brièvement quelques-uns de ces moyens. Qu’on multiplie, s’il est possible, les aumônes qui nous permettraient d’acheter des hameçons ‘ét du fil à rets en grande quantité. Si nous en avons en plus grande quantité que nos moyens précaires n’ont permis de nous en procurer jusqu’ici, la vie de nos missionnaires, de nos sœurs de charité et de nos orphelins serait plus assurée. De plus, nous pourrions en distribuer d’avantage à nos pauvres Indiens. Car ceux-ci, faute d’hameçons et de fil à rets, meurent souvent de faim auprès de lacs ou de rivières remplis de beaux poissons.

Des aumônes plus abondantes nous permettraient de faire venir de la farine, du lard et d’autres provisions. Nos allocations étant trop faibles, les pauvres missionnaires, bon gré mal gré, sont obligés de se restreindre le plus possible dans leurs demandes. J’espère donc que les lecteurs bienveillants entendront les cris de détresse des pauvres missionnaires de McKenzie et viendront promptement à leur secours.

Toute aumône donnée à Mgr I. Clut, évêque auxiliaire de McKenzie, ou envoyée en son nom ou en celui de Mgr H. Faraud, Vicaire ap. de McKenzie, envoyée, dis-je, au *Rev. Père J. Lefebvre, O. M. I., Procureur, Eglise St-Pierre, 107, rue Visitation, Montréal, Canada,* serait fidèlement transmise à Mgr Faraud, qui pourrait alors augmenter les trop faibles allocations de chaque mission centrale du Vicariat McKenzie.

† ISIDORE CLUT, O. M. I., Ev. d’Arindèle, St-Roch de l’Achigan, le 28 Sept. 1888.

PREFECTURE APOSTOLIQUE DU GOLFE ST-LAURENT

LES MISSIONS SUR LES COTES DU LABRADOR

[Gazette des Campagnes, numéro du 20 Septembre 1883.]

S'il est une œuvre qui se recommande d'une manière toute particulière à l'attention des âmes charitables, c'est bien celle des missions lointaines et si difficiles des côtes du Labrador confiées au zèle si héroïque [de Monseigneur F. X. Bossé, préfet apostolique de cette contrée si souvent visitée par des épreuves de toutes sortes. C'est pourquoi nous attirons l'attention de nos lecteurs sur les relations suivantes que nous empruntons aux journaux de Québec :

La pêche au loup-marin a été médiocre partout, cette année : sauf à l'Est de Terrebonne et au Nord du Détroit de Belle-Ile. Des 20 goëlettes de la Pointe aux Esquimaux, la moitié seulement ont pu payer leurs dépenses de voyage ; il fallait une capture d'au moins 120, et 9 n'en ont pas même pris 50. Sur 5 goëlettes de Nataskouan, 2 ont fait un voyage fructueux, les autres n'ont rien du tout. Dans la partie Est, les glaces ont tenu la Côte bloquée jusqu'au 20 juin ; alors la saison du loup-marin était passée. L'huile sera donc en petite quantité sur le marché ; cependant elle n'est cotée que 25 cents le gallon impérial ; tandis qu'il y a 4 ans à peine, elle atteignait 65 cents.

La pêche à la morue a été inégale. En juillet, il y a eu bon rendement pendant deux semaines, puis presque rien. De la Rivière Pentecôte à la Pointe aux Esquimaux, on espérait avoir quelque chance en septembre.

La pêche au hareng d'automne est la dernière ressource pour la partie Est.

A Nataskouan, la misère est grande. Aussi une dizaine de familles en sont-elles parties cet été pour travailler à Québec, ou aller s'établir à la Beauce. A Gouanis et à la Pointe aux

Esquimaux, une douzaine de familles vont être forcées de s'expatrier aussi. On se rappelle le blâme infligé au gouvernement en 1886, pour avoir aidé une quarantaine de familles nécessiteuses à aller se fixer sur des terres dans la Beauce. On disait alors que des pêcheurs ne deviendraient jamais des cultivateurs. Cet été, Son Eminence a visité la colonie acadienne de la Beauce, et a questionné ces pauvres gens sur leur sort. La réponse a été des plus satisfaisantes : non-seulement ils ont pu vivre, mais même ils ne voudraient pas pour tout au monde retourner à la Côte Nord. Chacun a pu déjà mettre en culture quelques arpents de bonne terre. Et à côté d'eux il y a place pour plusieurs autres. Mais il faudrait que les gouvernements d'Ottawa et de Québec aidassent encore pour le transport du Labrador à la Beauce. C'est une acquisition préférable aux immigrés européens.

Mgr Bossé a commencé ce printemps un grand jardin pour y essayer légumes, fleurs et arbres fruitiers. Vu le printemps tardif, et la nécessité de tout avoir de Québec, il n'a pu semer et planter que les 3 et 4 juin. La végétation a été rapide toutefois. Au 15 août, les patates étaient à leur grosseur ; blé-d'inde, fèves, concombres et citrouilles donneront peu, au moins cette année ; mais navets, céleri, oignons, persil, cerfeuil, cresson, et les fleurs telles que dahlias, rosiers, mignonnettes, géraniums sont de toute beauté. Une plantation de splendides fraises dues à l'obligeance du curé de Sainte-Famille, L. O., a donné des fruits surprenants ; on a mesuré une fraise d'un pouce et demi en longueur et de trois pouces et demi en circonférence. Plusieurs autres en approchaient, et il en a été envoyé un flacon à Son Eminence. Quant aux arbres et arbustes venant d'amis tels que l'habile pépiniériste Auguste Dupuis, le curé de Saint-Eugène, le curé de Sainte-Famille, quoiqu'on n'ait pu les planter qu'au 1er juin, en peu de temps ils ont pris racine et se sont couverts de feuilles. Même quelques gadeliers ont donné du fruit. Avec de bons soins cet automne et le printemps prochain, le résultat sera des plus satisfaisants, surprenant même. Quelques pieds de tabac sont aussi venus parfaitement ; et au 15 août, les feuilles mesuraient plus de 18 pouces de longueur, et les fleurs étaient prêtes à éclore. Ce beau résultat a surpris les

gens : ils ne cessent d'admirer. Puissent-ils imiter maintenant !

Malgré la misère qui ravage sa Préfecture et rend bien pénible sa position et celle de ses Missionnaires, Mgr Bossé a continué de tout faire progresser. L'*Ecole d'Industrie et Mission de Réforme* que le gouvernement a établie l'automne dernier dans le Couvent de la Pointe aux Esquimaux, va atteindre sous peu le nombre de 20 internes, nombre suffisant pour le moment.

Les grandes dépenses de construction, d'équipement et d'entretien n'ont pu être rencontrées par collectes à domicile ni par bazars. Les visiteurs sont tout surpris de voir ces appartements propres, parfaitement aérés, de grandeur suffisante pour ces internes.

Aussi est-il beau de voir ces *Industrielles* occupées sans cesse, hors les heures de classe, aux travaux de cuisine, lavage, couture, tricot et jardinage. Leur tenue modeste, leurs manières polies, leur langage correct, au bout de quelques mois, prouvent quels soins maternels ont été pris d'elles.

En outre il y a quelques pensionnaires. Puis les 125 élèves externes qui suivent les classes des Sœurs. Quelle somme de travail et de bien !

A force de sacrifices, Mgr Bossé a pu donner un joli aspect au couvent. La chapelle est vraiment coquette ; on y admire un beau tabernacle, don de l'architecte David Ouellet, un mélodium dû à la générosité de dame P. Landry, de St Roch de Québec, un calice offert par Son Eminence. Il y a le nécessaire en vases sacrés, linges et ornements. Dans la cave, un puits fournit une eau excellente en toute saison. L'aile des classes, de 45 x 22, s'appelle *Aile St-FrançoisXavier*, en honneur du patron de Mgr Bossé. Sur le toit est une jolie statue de ce saint donné par le Révd F. X. Plamondon, un des premiers missionnaires du Labrador. Sur le toit du couvent est la statue de St Joseph, le patron de tout l'établissement. A côté, est un fournil où se font les lavages. On y trouve un bon puits, une grande cheminée avec l'*antique crémaillère* et un four en brique. Cet automne, il faudrait une pompe pour monter l'eau aux mansardes du couvent,

une autre sur le puits du fournil, du zinc pour le dessus de tous les lormiers—une petite étable pour la vache et les poules des Sœurs.

Nécessaire aussi d'avoir une cour et un grand jardin pour légumes de toute sorte (il n'y a qu'un petit jardin potager). Adjoignant le Couvent est un joli champ qu'une centaine de piastres nous assurerait. On y planterait aussitôt tous nos arbres canadiens. Une petite bibliothèque à l'usage des Sœurs et de leurs internes serait aussi un bienfait signalé. Que d'argent dépensé inutilement ou pour se procurer de frivoles et passagères jouissances et qui fructifierait ici au centuple!

Pour accommoder cette petite famille à l'église, il faudra aussi faire une galerie à leur usage et y mettre des bancs.

Le Bureau d'examineurs établi l'automne dernier à la Pointe aux Esquimaux, a accordé cet été un diplôme d'école élémentaire à une de nos jeunes institutrices, qui enseigne depuis 5 ans. Grand encouragement pour les autres!

Pas un seul médecin dans les 200 lieues de côtes de la Préfecture du Labrador. Chaque automne, un charitable prêtre du Séminaire parcourt les pharmacies de Québec et y collecte différents remèdes, qui, entre les mains de nos Sœurs de Charité, soulagent bien des souffrances. On leur demande de ces remèdes de 50, de 100 lieues même.

Cet été, Mgr Bossé a visité en goëlette et en canot les 130 lieues de la partie est de sa préfecture. Parti le 24 mai, il a confirmé et donné tous les exercices de la visite pastorale entr'autres endroits à *Nataskouan*—puis aux sauvages de *Mashouaro*—à *Gethsémani d'Ollumen* (et Romaine) où se construit une chapelle—à *Sainte-Anne de la Tête à Baleine Ouest* où est campé un détachement de l'armée du Salut—à *St-Joseph de Tobaquen* (ou Tabatière) où s'achèvent une belle sacristie et un joli presbytère, et où il fut béni une cloche étrennée à un cinquantième de mariage—à *St Augustin*, vrai labyrinthe d'îles, de *passes* et de *rigolets*—au *Sacré-Cœur de Jésus de Bonne Espérance* où l'anglais seul est parlé—enfin à *l'Anse des Dames*, bien gardée par un autre détachement de l'armée du Salut, et où se prépare la construction d'une jolie chapelle. Pendant 5 jours le préfet Apostolique dut se

frayer un chemin en petit canot à travers les glaces amoncelées, avec autant de misère que de danger. Partout alors la disette la plus grande. Ce ne fut qu'au 20 juin que les goëlettes de Québec purent ravitailler ces endroits. La chair du loup-marin était d'un usage journalier pour le Préfet Apostolique comme pour les autres. C'est un mets passable, sauf le goût d'huile et la couleur noire : la meilleure recette alors, c'est de ne pas penser à ce qu'on mange. Mgr Bossé fut de retour chez lui le trois juillet, ayant confirmé 93 personnes.

Il est bien regrettable qu'on n'ait pas donné suite à une belle pensée inspirée l'an dernier à quelques braves cœurs de St-Roch de Québec : s'unir une vingtaine d'amis pour fournir les provisions de bouche d'un missionnaire labradorien. Ces pauvres prêtres entourés de misères de toute sorte, manquent souvent du strict nécessaire. En outre, il leur en coûte bien cher pour se le procurer. Pour réussir dans la mise à exécution de cette belle pensée, il faut un zélateur énergique se mettant à la tête..... et le succès est certain.

C'est avec plaisir que nous publions aujourd'hui dans les Annales de la Propagation de la Foi le récit de la fondation d'une maison de Religieuses du Bon-Pasteur au Napo, Andes Orientales, République de l'Equateur. Ce récit fera voir le courage, la générosité, l'esprit de sacrifice de ces bonnes Religieuses, et aussi leur désir ardent de faire connaître Notre-Seigneur et de le faire aimer.

JOURNAL DE LA FONDATION DU NAPO

ANDES ORIENTALES (EQUATEUR)

Des circonstances aussi douloureuses qu'imprévues nous ont empêché jusqu'à ce jour de publier ce *Journal*, tout à la gloire du divin Pasteur des âmes, dont la grande miséricorde a voulu se servir des humbles sujets de notre Congrégation pour contribuer à étendre son règne dans ces contrées, inaccessible même à l'ambition des conquérants les plus altiers ; mais la charité va plus loin que l'orgueil. En lisant ces quelques pages où la protection divine se montre si visiblement, l'on est tenté de s'écrier avec Fénelon : " Ni les déserts, ni les montagnes, ni la distance des lieux, ni l'intempérie de l'air, ni les écueils, ni les tempêtes, ne peuvent arrêter ceux que Dieu envoie. "

Nous pensons agir suivant votre intention, Très Digne Mère Générale, et faire plaisir à nos Très honorées et bien aimées Sœurs, en écrivant quelques notes sur cette fondation, dernière œuvre de notre regrettée Mère M. du Bon-Pasteur Ouelette.

Les missions des Andes Orientales, d'abord commencées par M. le chanoine V. Pastor, ami intime de Mgr Checa, de sainte mémoire, furent continuées par les RR. PP. Jésuites. En 1877, le R. P. Tobia fut nommé vicaire apostolique et partit avec une petite colonie pour évangéliser ces peuplades nomades. Depuis ce temps ces généreux missionnaires dépensent leur santé et leurs forces, se livrent à toutes les privations et aux sacrifices les plus héroïques, pour conquérir ces pauvres enfants des bois à la croix du Sauveur.

Sans doute que de grands progrès de civilisation se sont faits, tant de travaux ne sont pas restés infructueux; mais quelles sont les garanties de la civilisation d'un peuple, sinon les principes de l'éducation chrétienne profondément enracinés dans le cœur de la femme ?

C'est ce que les Révérends Pères ont expérimenté; aussi n'hésitèrent-ils pas à faire tous les sacrifices pour assurer à leurs chères missions une fondation des religieuses du Bon-Pasteur. La maison de nos chères sœurs fut construite aux frais de la Compagnie et rien ne fut épargné pour la rendre le plus confortable possible. Au mois de septembre 1887, le R. P. Vicaire fit la demande de cette fondation à notre Très Digne Mère Générale. La permission ne se fit pas attendre, car cette Vénérée Mère n'est jamais plus heureuse que lorsqu'elle peut ouvrir un nouveau bercail aux brebis du Bon-Pasteur. Ici il s'agit surtout d'implanter dans des jeunes âmes, ignorant même le nom de leur créateur, des principes de civilisation, de morale et de religion. Œuvre sublime et digne d'être entreprise malgré les périls et les difficultés qu'elle présente.

Aussitôt que le R. P. Vicaire eut reçu la réponse affirmative, il revint immédiatement à Quito pour accompagner lui-même pendant le voyage les Sœurs [destinées à ces chères missions. Quand on connaît les difficultés du chemin, l'on ne peut s'empêcher d'admirer une si grande bonté. La distance est de huit à douze jours de Quito, dont deux à cheval, jusqu'à Papallata et six, quelquefois dix, à pied ou à dos d'Indiens, mais les Révérends Pères ne se font pas porter. Vêtus à peu près comme les indigènes pour le trajet qui s'effectue au travers d'épaisses forêts, de montagnes escarpées et de ruisseaux débordants, dans l'eau jusqu'à la ceinture, ils y prennent des rhumatismes chroniques et se blessent gravement les jambes et les pieds.

Les communications entre Quito et le Napo sont si difficiles que l'on se voit obligé de se procurer en une seule fois les choses les plus nécessaires. Le tout fut disposé en ballots de 50 lbs., charge ordinaire des porteurs indiens.

Il nous souvient d'un fait assez plaisant, qui vous fera juger, Très Digne Mère Générale et aimées Sœurs, de l'état d'igno-

rance et de simplicité des indigènes d'Archidona, capitale du Napo. Lorsqu'ils vinrent chercher les dernières charges, nous les régâlâmes d'un sac de pinal (farine d'orge avec sucre et fèves moulues). Tout joyeux, ils vinrent tour à tour y goûter plusieurs fois; mais au moment du départ les voilà bien embarrassés, car ils ne s'imaginaient pas qu'ils pouvaient emporter le sac avec le pinal. Comment faire? Ils délibérèrent et résolurent que l'un d'eux se déferait de sa culotte qui leur servirait de sac en attachant l'extrémité des jambes! Que vous en semble-t-il, mes bien-aimées Sœurs? Heureusement que nous comprîmes à temps leur intention et notre Très Honorée Mère leur fit dire d'emporter sac et pinal.

M. J. M. P. Caamáno nous aida de tout son pouvoir dans cette fondation: Son Excellence fit autant que possible écarter les branches du chemin dans les forêts, donna l'argent nécessaire au voyage, et vint en personne la veille du départ, réitérer l'offre de ses services et mettre ses chevaux à notre disposition. Certes, jamais pauvres religieuses ne furent aussi bien montées!

Gloire à Son Excellence, qui a su si bien se servir de son autorité pour étendre le royaume de Dieu.

Pour plus d'intérêt, Vénérée Mère Générale et bien-aimées Sœurs, nous laisserons maintenant parler nos chères missionnaires.

NOTES DE VOYAGE DE QUATRE RELIGIEUSES DU BON-PASTEUR D'ANGERS A QUITO

M. DE LORETTE; M. DE SAINT-AUGUSTE; M. TÉRÉSIA
ET S^{TE} JULIA, TOURIÈRES, DÉSIGNÉES PAR LA SAINTE OBÉISSANCE,
POUR LA FONDATION DU NAPO.

“ Les voici ces nouveaux conquérants qui viennent sans armes, excepté la croix du Sauveur. Ils viennent non pour enlever les richesses et répandre le sang des vaincus, mais pour offrir leur propre sang et faire part de la vie éternelle qu'ils ont découverte aux Nations-ensevelies dans les ombres de la mort.”
(Fénelon.)

Le 2 mars 1888, à trois heures du matin, le R. P. Tobia, Vicaire apostolique des Missions de l'Orient, Equateur, vint dire la messe au monastère de Quito, pendant laquelle nous eûmes le bonheur de recevoir le Pain des Forts. Par une heureuse coïncidence, c'était le premier vendredi du mois, ce qui nous donna à penser que le Sacré-Cœur ferait tout dans cette fondation et nous le priâmes de bénir ses faibles instruments.

A cinq heures, nous quitions notre cher monastère, le cœur gros d'émotions, mais fortifié par la pensée que nous allions à la conquête des âmes !

Notre Très Honorée Mère et notre chère Sœur assistante, pour adoucir la séparation, nous accompagnèrent jusqu'à Pijo, à une journée de marche. Nous y fûmes reçues très cordialement par la famille du Señor Don C. Artela, frère d'une de nos novices. Le lendemain, à six heures, nous fîmes nos adieux à notre bien aimée Mère et nous continuâmes notre route, accompagnées pendant quelques heures de nos chères Sœurs assistantes et de M. de Sainte Azéline, qui retournèrent lorsque le chemin commença à devenir dangereux.—Quand toute la terre est un exil, il semble que les séparations devraient perdre de leur sensibilité; que personne ne s'y trompe: notre pauvre cœur s'attache partout où il passe; pour peu qu'il s'arrête et reparte ensuite, la séparation est toujours déchirante et les *vieilles cicatrices* *redeviennent plaies*. En ce moment nous ressentîmes l'étendue

de notre sacrifice et nous l'offrîmes en retour de la grâce insigne de notre belle mission.

A peine avions-nous perdu de vue nos aimées Sœurs, que le chemin était devenu presque infranchissable. Les chevaux enfonçaient jusqu'au poitrail dans la boue, et nous fûmes obligées d'ôter nos amazones. A dix heures nous commençâmes une ascension qui dura huit heures et nous brisa de fatigue. Les chemins de Guayaquil à Guaranda et Chimborazo ne sont rien comparés à ceux-ci. Heureusement que nos chevaux savent se tirer adroitement des mauvais pas et, grâce au ciel, aucune n'est tombée de sa monture jusqu'à présent. Toutes nous sommes pleines de courage, par un vent violent et une pluie battante. Le R. Père assure n'avoir vu pareil temps dans les montagnes depuis bien des années; ne vous semble-t-il pas que l'ennemi, furieux de voir les ouvrières se rendre à la vigne, soulève les tempêtes? Mais tout l'enfer déchaîné ne saurait arrêter ceux que Dieu envoie, même il est écrit: "Vents, portez-les sur vos ailes!"

A six heures nous étions à Papallata sans accidents notables, Dieu en soit loué! Ce petit village, composé de 30 à 40 cabanes, est desservi par un R. Père de la Merci.

Lundi 4 mars.—De grand matin nous étions sur pied, désirant cueillir la maune avant le lever du soleil, pour notre voyage non moins périlleux que celui du désert à la terre promise. Nous fîmes donc, avec le plus de ferveur possible, nos exercices spirituels, Oraisons, Office, Sainte Communion pendant laquelle nous offrîmes de grand cœur notre vie au Divin Pasteur, s'il daignait la prendre dans cette course à la recherche des âmes.

Permettez-nous un trait de la docilité de ces bonnes gens à la voix de leur pasteur. Comme c'est ici que nous prenons les *porteurs indiens*, le bon Curé leur recommanda pendant la première messe, dite par le R. P. Vicaire, de se montrer très obligeants, que c'était un honneur de porter des religieuses, qu'il espérait que tous se rendraient à la première invitation, etc., etc. Au sortir de l'église, nous fûmes assaillies par les *paroissiens dociles*, qui voulaient absolument nous porter du

perron de l'église à notre cabane ! Il fallut presque recourir à M. le Curé pour s'en défaire !

Après la seconde Messe, le R. P. Vicaire nous fit le plaisir de partager notre déjeuner ; il ne faut pas passer sous silence que notre bonne Sœur Julia nous fait des potages exquis, de plus, la joie les assaisonne et l'on pourrait se croire à l'Hôtel de Paris !

Enfin voici le moment *solennel*, il faut expérimenter nos chars de nouvelle espèce. Quatre hommes se présentent une chaise attachée au dos avec des écorces d'arbres, nous nous asseyons et sommes parfaitement accommodés ; seulement si, en passant un précipice, le porteur fait un faux pas, la mort est certaine.

Disons, entre parenthèses, que pour ce mode de voyager, l'on se trouve bien d'avoir un *petit corps* ; car les Indiens ne veulent pas porter les individus de taille élevée, et aucun ne pouvait se résoudre à se charger de l'une de nous, parfait modèle sous ce rapport. Le R. Père gronda un peu et ils se décidèrent en exigeant quatre hommes de relai au lieu de trois. Ordinairement chaque personne loue trois hommes à \$3.00 chacun de Papallata à Archidona, capitale du Napo-

Nous partons, figurez-vous l'aspect de notre petite caravane : le R. Père marche en tête, viennent ensuite les *cabriolets* et quarante Yumbos (sauvages) avec les charges ; l'ensemble fait dérider les figures les plus graves. Nous gravissons des montagnes escarpées, traversons des torrents débordants et d'épaisses forêts par un temps des plus désagréables ; mais ce n'est là que le prélude des difficultés. A onze heures, nos porteurs, à demi-morts de fatigue, refusent d'aller plus loin ; nous arrêtons dans un petit village nommé Ceupira. En un instant toute la population nous entoure et leur étonnement semble non seulement dire : " Qu'ils sont beaux les pieds des missionnaires, mais qu'elles sont extraordinaires *des pieds à la tête*, ces femmes descendues des montagnes ", etc. Difficile serait de peindre leur surprise, dans leur simplicité ils nous demandaient à quelle heure serait à chacune nos messes ! C'était à qui nous céderait sa cabane et coucherait à la belle étoile ! Bonnes gens, leur politesse *rustique* nous fit plus plaisir que les compliments

les mieux tournés de nos grandes villes. Le lendemain il n'y eut qu'une messe, celle du R. Père à laquelle nous eûmes le bonheur de communier. Après le café, le R. Père vint comme de coutume s'informer des santés ; mais il était tellement métamorphosé que nous avons peine à en croire nos yeux. Une culotte courte en coton blanc avec jaquette de même qualité, retenue à la ceinture par une corde de cuir, des grands bas, des sandales et un long bâton à la main en faisaient un type de nos voyageurs orientaux ; c'est ainsi que ces autres saints Paul se font tout à tous pour gagner les âmes à Jésus-Christ.

Mardi 5 mars.—A sept heures nous remontions dans nos voitures légères et nous voilà en route pour notre patrie d'adoption. La pluie est continuelle et les chemins très boueux, nos porteurs enfoncent jusqu'aux genoux. Nous gravissons la dernière chaîne des Andes. Au pied des montagnes se rencontrent presque infailliblement des torrents que nous traversons, l'eau allant à la ceinture de nos porteurs ; le R. Père nous conseille de fermer les yeux de crainte que le courage ne vienne à nous manquer. Chaque heure nous apporte de nouvelles beautés et l'on ne pourrait se fatiguer d'admirer cette nature vierge si le plus souvent le temps n'était pluvieux ; l'humidité est si grande qu'elle fait croître les mousses jusqu'aux extrémités des rameaux des arbres dont la grosseur est de 5 à 15 pieds de circonférence. L'eau qui court continuellement sur la terre, creuse sous les racines de ces vétérans de la forêt des cavités si profondes que les Indiens y passent à demi courbés. Maintenant ce sont des montagnes escarpées que nous escaladons de peines et de misères ; parfois nous craignons que porteur et fardeau ne perdent l'équilibre et roulent auprès du précipice béant ; un instant après, nous avons les pieds plus hauts que la tête et pensons faire la culbute par-dessus le chef de nos porteurs ; ces chemins doivent être uniques dans l'univers. Ces pauvres Indiens sont si fatigués qu'ils veulent camper en pleine forêt, le R. Père leur persuade de se rendre au premier village où il pourra dire la messe. Après une halte de vingt minutes au bord d'un torrent impétueux, grossi par mille autres descendant de la montagne, nous

continuons notre route en longeant ce courant dont la rapidité fait disparaître immédiatement ce qu'on y jette; les eaux se blanchissent d'écume en se brisant de rocher en rocher et l'ensemble forme une scène grandiose que l'on ne saurait qu'admirer en silence.

A mesure que nous avançons, la température devient plus chaude et égale présentement celle du mois de juin au Canada; nos porteurs n'ont aujourd'hui pour tout vêtement qu'un *pagne* (culotte courte), ils ont ôté leur *conjena*, espèce de scapulaire qui retombe en dessus de la culotte; mais ils ont la figure *artistement* barbouillée de rouge et portent *cheveux* sur le front, bracelets et colliers de perles de huit à dix rangs!! Leur nourriture se compose de blé d'inde et de fèves rôtis. Nous sommes mieux partagées grâce à notre Bien-Aimée Mère et à notre chère Sœur Assistante qui ont pourvu jusqu'aux moindres besoins avec largesse. Cependant impossible de partager avec nos pauvres sauvages, car s'il leur prend le caprice de nous laisser séjourner dans la forêt, ils le feront et nous n'aurions qu'à mourir de faim. C'est leur habitude lorsqu'ils sont fatigués; déjà plusieurs nous ont laissées, bien qu'ils fussent loués pour jusqu'à Archidona. Le Révérend Père a beaucoup de trouble, mais que faire, sinon nous reposer en la Providence.

A six heures nous arrivions à Baezo; ici comme à Ceupira nous sommes des curiosités pour ces bonnes gens qui n'ont jamais vu de religieuses; pour éviter la confusion des offres obligeantes, nous nous empressons d'accepter deux cabanes pour la nuit. Comme nos porteurs avaient résolu de ne pas marcher le lendemain, ayant de la nourriture à se préparer, le Révérend Père décida que la messe serait tard, afin de nous laisser le temps de nous reposer.

Mercredi 6 mars.—Nous sommes arrêtées ici, mais l'œuvre du Divin Maître se fait quand même. Le Révérend Père fit avertir dans les environs de se préparer au devoir pascal, qu'il entendrait les confessions. En moins d'une heure les pénitents assiégèrent le confessionnal, modèle parfait de l'architecture orientale! Le Révérend Père fit planter quatre petites gaules distantes d'un mètre, les entoura d'une

couverture, prit une pierre en guise de siège, et se plaça gravement au tribunal sans remarquer que les genoux lui dépassaient la tête ! Ce que voyant, nous lui fîmes porter une boîte un peu plus confortable et nous nous confessâmes nous-mêmes, avec autant de célestes consolations que si c'eût été aux tribunaux de la cathédrale de Rome ! !

Jeudi 7 mars.—Malgré tous les efforts du Révérend Père pour presser le départ, il est huit heures et l'on n'entend encore qu'une confusion de langage : " La madre grande, la madre grande " (la grande mère) se répète sur tous les tons et personne ne veut s'en charger ; enfin le Révérend Père leur persuade que bien qu'elle soit *grande* elle ne *pèse* pas plus que les autres et nous partons. La pluie est continue et le chemin toujours boueux. Cette journée est des plus périlleuses. A midi nous rencontrons un torrent dont les eaux sont si hautes qu'il faut descendre de nos chaises pour laisser à nos porteurs la facilité de chercher un endroit favorable. Trois arpents plus haut ils trouvèrent un passage assez sûr. Le Révérend Père passa le premier et se plaça de manière à nous voir venir ; dans ces circonstances il ne cesse de prier un seul instant. Le courant était si fort qu'il emportait nos porteurs à la dérive bien qu'ils s'appuyassent sur une perche ; enfin aucun accident n'arriva, grâce aux bonnes prières qui se font pour nous. La nuit se passe sous un château de feuilles et nous dormons à merveille !

Vendredi 8 mars.—A peine sommes-nous parties que la forêt devient si épaisse, qu'il est impossible de passer en chaise, nous marchons donc nous-mêmes dans la boue, par un chemin des plus accidentés ; les Indiens nous soutiennent et malgré tout nous faisons des genuflexions de toutes sortes ; l'aspect de notre petite caravane doit être assez comique pour faire rire les anges ! A midi nos sauvages refusent d'avancer et nous campons au bord d'un ruisseau où rien ne manque pour *faire de la poésie* ou plutôt le poète seul manque à la scène poétique ; pluie torrentielle, par conséquent eau au-dessus et au-dessous de nous. La tente de feuillages se confectionne à la hâte et d'une façon toute nouvelle, deux longues files de petites gaules se plantent de manière à pou-


voir appuyer le chevet des lits sur l'une et arc-bouter le pied sur l'autre, des écorces servent de fond et le tout est incliné de deux pieds pour faciliter l'écoulement de la pluie, un magnifique *fanal* de la *capitale* est suspendu à un arbre et nous nous couchons ainsi entre deux eaux à la garde de Dieu. Pour peu que nous prêtions l'oreille, nous entendons les hurlements des loups et des ours, les sifflements des serpents et je ne sais quels autres cris confus de bêtes sauvages ; les Indiens ont pour toute défense un grand couteau. N'est-ce pas qu'il y a de quoi réaliser les rêves des *missionnaires* ?

Samedi 9 mars.—Le sommeil fut réparateur pour quelques-unes et de grand matin nous reprenions la route d'Archidona. La montagne forme des cavités profondes qui nous servent de chemin ; le vent et la pluie nous apportent la boue dans la figure, ce n'est pas très agréable ; nos porteurs tombent parfois, alors il faut descendre de nos chaises pour les laisser se relever. Au sortir de ces souterrains nous traversons le torrent où se noya un Père Jésuite, il y a quelques années. Nous campons en pleine forêt et reposons assez bien sous le toit de notre château au *style oriental*.

Dimanche 10 mars.— Nous n'avons pas de messe, mais un temps charmant semble vouloir nous empêcher de nous attrister. La figure de nos porteurs, encore plus barbouillée que ces jours derniers, nous annonce que nous approchons de la capitale du *Napo*, des ponts sont aussi jetés sur les torrents, signe du progrès, mais Ciel ! quels ponts, au-dessus de tels précipices ! Trois perches rondes liées les unes à la suite des autres avec des écorces, jugez de la solidité ; avant de passer il est prudent de donner son âme à Dieu et de fermer les yeux bien juste. Nous sommes contentes de rencontrer par-ci par-là quelques sauvages qui, à la vue du Révérend Père, accourent à ses pieds pour lui baiser la main et recevoir sa bénédiction ; depuis trois jours que nous n'avions vu un seul individu. Le campement se fait comme à l'ordinaire.

Lundi 11 mars. — Le plaisir de revoir la famille, quelque misérable qu'elle puisse être, anime nos porteurs, ils marchent d'un pas plus alerte. Cette journée est la dernière et

nous-mêmes en sommes bien contentes, car nous avons le dos écorché d'être ainsi fixées à la chaise. Cependant nous avons garde de le laisser supposer au Révérend Père, dont les fatigues ne sont pas comparables aux nôtres. Bien qu'il ait les jambes et les pieds tout en sang, il n'y fait aucune attention; c'est ainsi que travaillent les saints. Depuis seize ans que les privations et les sacrifices sont ses délices, quelle belle récompense doit l'attendre ! Combien nous nous sentons petites à côté de ces âmes d'élite qui se dévouent si généreusement au service du Bon Maître.—Le soleil apparut brillant à l'horizon : “ Voyez donc comme la nature se fait charmante pour saluer notre arrivée, disait joyeusement le Révérend Père, vous prendrez possession de votre monastère de cannes avec plus de joie. ”



A huit heures, deux femmes, envoyées par les Révérends Pères, nous apportèrent sur leur tête deux plateaux de fruits succulents; plusieurs tribus sauvages vinrent aussi à notre rencontre; le Révérend Père se donna beaucoup de mal pour les faire marcher en ordre, tous voulaient être au premier rang afin de mieux nous examiner. Tout à coup le Révérend Père poussa un cri à leur façon, c'était sans doute un signal, car immédiatement éclatèrent des détonations de fusils: “ Entendez, entendez, Mère Supérieure, comme l'on célèbre votre entrée à Archidona, ” disait le Révérend Père. Les cloches de la petite église de la compagnie sonnaient leurs carillons les plus joyeux, et, sur le balcon de leur maison, un bon Frère nous régalaît de ses airs les plus choisis sur un orgue de barbarie. On avait réuni autant de yumbos et yumbas (jeunes sauvages) qu'il avait été possible et ils venaient processionnellement nous saluer. Des arches avaient été formées sur notre passage et des bannières de différentes couleurs flottaient au vent: en un mot, rien n'avait été oublié pour rendre la fête des plus solennelles. Au milieu de ce *grand cortège*, imaginez-vous la belle mine que nous devons avoir, après le trajet des montagnes; mais nous nous rassurions en voyant le Révérend Père, encore mieux accoutré ! Notre première visite fut pour Notre Seigneur à la chapelle des Jésuites où le Te Deum fut chanté (plutôt pleuré) en actions de grâces, ensuite nous primes

possession, avec une joie inexprimable, du nouveau bercail du Bon-Pasteur. La seule pensée que bientôt nous pourrions nous livrer à l'instruction de ces âmes si chères à Notre-Seigneur nous fit oublier les fatigues de notre pénible voyage. Les Révérends Pères nous firent visiter notre monastère, que nous trouvâmes tout décoré. Et de quoi, me direz-vous?—De tout ce que cette nature inculte avait pu leur fournir : des ananas, des bananes, de oranges et des citrons joints aux feuillages, formaient de riches guirlandes et le tout ne manquait pas d'une certaine élégance ! Nous avons le double avantage de jouir du coup d'œil et de pouvoir savourer ces fruits succulents ; n'êtes-vous pas de mon avis ? Sur la table du réfectoire nous trouvâmes des rafraîchissements, grâce aux délicates attentions des Révérends Pères. Les appartements de notre monastère de cannes couvert de paille sont vastes et bien aérés. La petite chapelle dont les murs de cannes sont recouverts de blanc, est luxueuse pour le Napo ! La maison a trois étages, c'est presque incroyable, lorsqu'à Quito elle n'en a que deux ! ! de plus elle est construite sans un seul clou ! Nos cellules sont au deuxième étage, de chaque côté d'un vaste dortoir ; les appartements du premier sont destinés aux classes des externes. L'on voit que l'ingéniosité des Révérends Pères a présidé à tout pour inventer tant de commodités dans un lieu si désert.

Mardi 12 mars.—Ce matin nous sommes allés entendre la messe et communier chez les Jé-vites. Sur les onze heures arrivèrent un grand nombre d'enfants avec le costume à peu près primitif ; n'importe, elles paraissent si intelligentes que c'est un plaisir de les voir. Nous commençâmes à leur enseigner les prières en espagnol ; elles se retirèrent sur les quatre heures de l'après-midi. Nous reçûmes de la paille pour confectionner de bonnes et belles paillasses. Il ne manque donc à nos lits que des rideaux, qui, ici, semblent indispensables à cause des moustiques qui nous livrent une guerre terrible pendant la nuit : déjà ils n'ont plus où nous piquer. La température est beaucoup plus chaude et plus humide qu'à Quito. Pour la nourriture, nous sommes amplement pourvues pour le moment, plus tard nous nous

conformerons à celle que peut nous fournir notre patrie d'adoption et nous n'aurons pas encore lieu de nous plaindre. La yuca râpée (espèce de carotte) remplace la farine de blé, le maïs vient en abondance sans culture, il est facile aussi de se procurer ^{sur} des ananas, bananes, oranges, citrons, sucre de cannes, gibier, laitage, volailles, œufs, bœufs et cochons sauvages.

19 mars, fête de saint Joseph.—Ce matin eurent lieu la bénédiction de la maison et la Messe de fondation suivie de l'exposition du Saint-Sacrement : à partir de ce jour cet auguste et fidèle compagnon des exilés restera continuellement dans notre petite chapelle. Quelle consolation pour nos cœurs ! Il est bien vrai qu'avec Jésus une religieuse du Bon-Pasteur possède le bonheur intime, quel que soit le coin de terre témoin de son immolation. Le salut fut très solennel : nous chantâmes *O salutaris* des grandes fêtes, motets à la sainte Vierge et à saint Joseph, le *Laudate*. Cette journée mémorable se termina par un " Dieu soit béni ! " aussi de première classe.

LA SEMAINE SAINTE AU NAPO

Les mystères de cette grande semaine ne laissent pas d'avoir leurs grandeurs imprégnées de surnaturel, même au milieu de nos enfants des bois : tant il est vrai que notre belle religion sait tout transformer pour la consolation des pauvres humains.

Un grand nombre d'Indiens firent leurs Pâques à la messe du jeudi, chantée par les RR. PP. Le vendredi, tous se présentèrent à l'église sans parures, sans plumets, sans colliers, sans bracelets, etc., en signe de deuil ; une touchante instruction eut lieu après l'office, puis nous allâmes tous vénérer la croix. Pendant la cérémonie nous chantâmes le *Stabat* en espagnol ; à chaque strophe, une centaine de voix reprenaient " *Stabat* " en quichna. Dans la nuit du vendredi au samedi, le Saint-Sépulcre fut gardé par six Indiens, relevés toutes les deux heures par six autres. Leur posture est aussi immobile que

des statues ; il y a même quelque chose de digne dans leur prestance avec leur longue chevelure retombant sur les épaules et leur tête inclinée sur la poitrine en signe de deuil. Ils se retirèrent au commencement de la messe du samedi pour revêtir le costume de fête qui consiste à se peindre la figure de rouge, porter plumets, colliers, bracelets, couronnes de feuillages avec de longs pendants de couleurs différentes, mouchoir jaune ou rouge croisé sur la poitrine, grands pantalons et clochettes attachées aux talons et aux genoux pour la danse. Dans le Lieu Saint, tous n'ont pas une tenue aussi digne que nos soldats du Saint-Sépulcré ; ordinairement il faut qu'ils touchent à tout ce qu'ils rencontrent de nouveau, le sentent et le retournent dans leurs mains. Sans nous en défier assez, nous avons déposé les grains d'encens sur une table auprès de l'autel ; quand vint le temps de les fixer sur le cierge pascal ils étaient disparus ; deux Pères, le fouet à la main, firent le tour et visitèrent un à un nos candides paroissiens pour les retrouver ! La messe harmonisée (nous faisons l'alto et le soprano) émerveilla ces bonnes gens qui s'imaginaient entendre un concert céleste ! Au premier son des cloches annonçant le *Gloria*, les voilà tous partis à danser ! Mais ne vous alarmez pas, leur danse est aussi respectueuse que celle du Prophète royal. L'espace d'un pied leur suffit, leur pas ressemble à celui de la polka, le tambour ainsi que les petites clochettes qu'ils ont aux talons et aux jambes battent la mesure. La messe de Pâques fut aussi solennelle.

MOEURS ET USAGES

UN ENTERREMENT

Ces pauvres misérables, peu familiarisés avec l'esprit de notre sainte religion, aiment encore mieux enterrer les morts suivant leurs usages que de faire bénir la fosse par le prêtre. Ce n'est que sur les sollicitations des RR. PP. qu'ils les apportent à l'église où les prières du rituel sont récitées, ensuite tous se rendent à la fosse, le prêtre la bénit et leur laisse finir la cérémonie à leur façon. Alors commencent

les cris et les lamentations des parents qui chantent aussi les qualités du défunt. La cérémonie se termine par une prière ; si c'est une veuve qui pleure son époux, elle saute dans la fosse, s'agenouille et, les mains jointes, conjure l'âme du défunt de lui faire trouver un autre mari assez tôt pour que la publication en soit faite le dimanche suivant !!! Tous les assistants vont réitérer la même prière, les uns après les autres. Le mort est enveloppé dans une natte de cannes.

Les dames sauvagesses ont une dévotion toute particulière au septième sacrement ; pour se marier avec avantage il faut avoir douze ou quatorze ans, de quatorze à dix-huit ans, c'est l'âge de marier des veufs. Suivant eux la meilleure préparation à ce sacrement est d'apprendre à danser ; tous sont passionnés pour cet amusement. Pour attirer nos petites sauvagesses nous leur faisons quelquefois exécuter nos rondes françaises, il faut les voir " ramener les moutons des champs, etc. " Nous les nourrissons et nous les couchons aussi longtemps qu'elles en gardent la fantaisie ; mais leur attachement aux parents est si grand qu'elles restent rarement plus d'une semaine pendant laquelle elles s'habituent peu à peu au travail. Leur nombre à la classe est de deux cents et plus lorsqu'il fait beau. Fait-il mauvais ? les trois quarts ne viennent pas. Elles ont une mémoire heureuse et apprennent facilement ce qu'elles aiment ; elles sont affectueuses et ingénieuses à le témoigner.

Il arrive quelquefois que le petit frère suit la sœur plus âgée à la classe. L'un d'eux nous arriva un jour avec le costume de notre grand'mère Eve ; l'une de nous s'empressa de lui faire présent d'un joli *habillement jaune* ; le petit de neuf à dix ans, tout fier, devint un de nos élèves les plus ponctuels pendant quinze jours ; chose étrange pour ces gens si malpropres, son habillement restait toujours neuf. Enfin nous découvrîmes que notre ingénieux écolier accrochait son pantalon derrière la porte tous les soirs et ne le reprenait qu'au moment de la classe ! ! L'idiôme de ces indigènes est le Quichna auquel nous donnons tous nos moments libres : l'alphabet ne se compose que de vingt lettres. A nos aimées Sœurs qui se sentent un attrait particulier pour venir

enseigner nos petites, nous transcrivons l'*Ave Maria* en cet idiôme.

*Muchacuscai qui Maria Diospa graciahuam jundascami can-
gui : Apunchic Diosmi canhum huar micunamanta cuyanami
cangui, cuyamantacmi huahuaiquiri huiczaiquimanta paca-
rimuc Jesus.*

*Santa Miria Virgen Diospa Mama nucanchic juchasapacu-
namanta muchaicupanguí cunan huanuinicu pachapipas. Amen
Jesus.*

Pour le moment nous n'enseignons que les prières et l'abrégé du catéchisme appelé doctrine. Puisse le Sacré-Cœur, sous la protection duquel nous avons commencé cette mission, bénir et féconder les efforts de ses humbles ouvrières.

Vous-même, très digne Mère Générale, daignez bénir
Vos très respectueuses et à jamais attachées
filles Missionnaires à Archidona, capitale du
Napo, Andes Orientales (Equateur).

DIEU SOIT BÉNI !

Nous croyons que les lecteurs des Annales de la Propagation de la Foi liront avec plaisir les notes d'un voyage de Québec à la Colombie Anglaise de Monsieur Emile Castel et les observations pleines d'intérêt que fait ce monsieur sur cette partie éloignée de la Puissance du Canada. Nous empruntons le tout à l'excellent journal, la " Gazette des Campagnes. "

VOYAGE DE QUEBEC A LA COLOMBIE ANGLAISE

VANCOUVER (C. B.), 27 OCTOBRE 1888.

Mon cher Directeur,

Quand, séduit par les conditions avantageuses, faites aux cultivateurs de la province de Québec par la compagnie de chemin de fer Pacifique Canadien, pour une excursion dans le Manitoba et les territoires du Nord-Ouest jusqu'à Régina, je résolus de me joindre à cette excursion comme correspondant de la *Gazette des Campagnes*, avec le secret espoir de pouvoir pousser jusqu'à Victoria, je ne me faisais aucune idée de la tâche que j'assumais d'un cœur si léger.

Vous avez accueilli avec bienveillance mes bavardages au jour le jour sur le Saguenay et le lac St Jean, et j'espère que nos lecteurs nous pardonneront leur apparente futilité, dont le but était d'éveiller l'attention publique que nous nous proposons de fixer plus tard sur cette région si pleine de promesses, dont la réalisation prochaine ne peut plus faire de doutes. Cette correspondance, en effet, ne doit être que le prélude et pour ainsi dire le jalonnement d'un travail plus sérieux que nous nous réservons pour les loisirs de l'hiver.

Puis, si vaste qu'elle soit, cette contrée du Lac St Jean paraît jusqu'à ce jour exclusivement réservée à la culture et présente à peu près les mêmes caractères. Les paroisses agricoles s'y succèdent sans interruption, serrées déjà les unes contre les autres, de manière que les routes présentent à l'œil émerveillé une longue file de fermes presque sans intervalles. Réduit, comme moyens de transport, une fois sur les bords du Lac, à la *planche* canadienne ou au canot

des sauvages, on y voyage à petites journées, et le soir, dans le calme de ces villages champêtres, le chroniqueur, dont l'esprit n'a eu tout le jour qu'un même champ d'observation, peut à loisir, après avoir consacré une partie de son temps à ses aimables hôtes, recueillir ses notes et rédiger sa correspondance.

C'est ainsi que là-bas, tout à l'Est, à plus de 3,000 milles d'ici, je vous écrivais régulièrement chaque semaine.

Depuis ma vie est bien changée ; le chemin de fer m'a emporté à des distances considérables ; il est vrai qu'on voyage sans fatigue sur le chemin de fer Pacifique Canadien, et qu'entre ses moyens confortables et la *planche*, si flexible qu'elle soit, il n'y a pas de comparaison possible. Mon billet est valable pour deux mois, mais les 6,000 milles que je me propose de parcourir me donnent un trajet moyen quotidien de 100 milles. C'est déjà quelque chose ; cela ne prend que cinq heures environ ; mais les heures d'arrivée et de départ ne sont pas toujours celles que choisirait le touriste désireux de tout voir et forcé de ne consacrer à ses visites que le temps strictement nécessaire. On se hâte donc, on va, on vient, à droite et à gauche, on observe, et l'on se fatigue ; aussi le soir arrivé, c'est tout juste si l'on a le courage de rédiger sommairement quelques notes pour fixer ses souvenirs.

Et puis chaque jour, pour ainsi dire, le pays change d'aspect, de nature, de destination ; ici, c'est un pays de culture mixte ; plus loin, des terres à blé ; là des terres d'élevage, les ranches ; tantôt c'est la prairie, tantôt la montagne, puis les riches vallées ; là le désert, ici des villes naissantes, déjà ambitieuses et prospères, étalant aux yeux émerveillés tous les progrès de l'industrie moderne.

Malgré l'imperfection du tableau que je viens de vous tracer de ma vie vagabonde depuis six semaines, j'espère que vous comprendrez, mon cher directeur, comment je n'ai pu commencer plus tôt à vous écrire. Ajoutez à tous les obstacles que je viens de vous énumérer, la rencontre presque quotidienne, au milieu de ces provinces anglaises, de compatriotes échelonnés tout le long de la route, et les longues conversations pleines de charme et d'enseignements qu'on

ne manque pas de nouer avec eux, et comprenant tout le plaisir qu'on a de parler sa langue, si loir de son pays, vous ne m'en voudrez pas si, cédant aux entraînements de ces rencontres, je vous ai en apparence quelque peu négligé.

Et puisque j'ai ainsi gagné le terme de mon voyage, je commencerai par vous parler de la Colombie Britannique, cette partie occidentale du Dominion, dont les Montagnes Rocheuses et les Selkirk font à l'Est une véritable Suisse Canadienne, à laquelle Son Excellence le marquis de Lorne a prédit une aussi grande vogue qu'à ses sœurs d'outre-mer, et dont les côtes, où des montagnes, hautes de 5.000 à 6.000 pieds, s'avancent jusqu'aux bords de la mer, couvrant d'innombrables promontoires entre lesquels pénètrent profondément de longues baies étroites, accessibles pour la plupart aux grands steamers, rappellent sans désavantage les Fjords si vantés en Europe des côtes de la Norvège.

La Colombie Britannique, qui est entrée dans la Confédération Canadienne en 1871, comprend toutes les anciennes possessions anglaises de la côte occidentale du Pacifique, connues originellement sous le nom de Nouvelle-Georgie et de Nouvelle-Calédonie, les îles de Vancouver et de Reine Charlotte, les autres îles moins importantes de la côte et la presque totalité des innombrables îles des détroits de Juan de Fuca, dont au-dessous du 49^e parallèle la moitié appartient aux Etats-Unis d'Amérique, dont le territoire de Washington fait place au sud et à l'est à l'extrémité méridionale de l'île de Vancouver.

Une contrée qui rappelle à la fois la Suisse et la Norvège ne peut manquer d'être accidentée, et pour vous en donner une idée, je vais vous indiquer les différentes hauteurs au-dessus du niveau de la mer de quelques stations du chemin de fer Pacifique Canadien.

En suivant la grande voie ferrée continentale, à laquelle je consacrerai une étude spéciale, on entre en Colombie au sommet des Montagnes Rocheuses, à Stephen. L'altitude de la station est de 5,296 pieds. Le sommet de la montagne du même nom atteint 13,000 pieds. De là, nous descendons à Donald, où nous traversons la Colombie pour la première fois (altitude 2,530 pieds). Soit une différence de niveau de

2,766 pieds pour deux stations distantes l'une de l'autre de 62 milles, soit une pente moyenne supérieure à 44½ pieds par mille. A Selkirk-Summit, nous sommes remontés à 4,300 pieds et nous courons le long du flanc d'une chaîne de montagnes, dont la plus élevée, Sir Donald, domine la ligne de plus de 7,500 pieds.

Nous descendons de nouveau, et sur un certain parcours à raison de 116 pieds par mille ; à Revelstoke, au second passage de la Colombie, nous ne sommes plus qu'à 1,475 pieds. Le Gold Range, la troisième chaîne de montagnes, nous reportera aux environs de 2,000 pieds, à Summit Lake. Au lac Shuswap, nous retomberons à 1,300 pieds ; à Kamloops, confluent des deux bras de la rivière Thompson, nous ne sommes plus qu'à 1,150 pieds ; à Lytton, où la rivière Thompson tombe dans le Fraser, nous sommes descendus à 675 pieds. et quand nous quitterons le Fraser, 54 milles plus bas, nous ne serons plus qu'à 200 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Vous pensez aisément que la ligne ne manque pas de pittoresque, sur un parcours aussi accidenté ; mais vous ne pourrez jamais vous en faire une idée ; j'essaierai vainement sans doute de vous en donner un aperçu, la tâche sera ingrate, mais ne serait-ce que pour mieux en garder le souvenir, j'entreprendrai d'esquisser un rapide croquis de ces fuyants tableaux.

Je m'en tiendrai pour le moment à cet exposé sommaire et incomplet de l'orographie et de l'hydrographie de la Colombie, et après avoir dit quelques mots de son histoire et de son merveilleux climat, je vous ferai un petit tableau des villes les plus importantes ou les plus intéressantes à notre point de vue qui sont desservies par le chemin de fer Pacifique Canadien.

LA COLOMBIE BRITANNIQUE.

Il n'y a guère qu'un siècle que les navigateurs espagnols et anglais commencèrent des établissements sur la côte, bien que de nombreuses expéditions y eussent atterri précédemment.

C'est en effet en 1788 qu'un Anglais, trafiquant de four-

rures, qui naviguait sous pavillon Portugais pour la sûreté de son commerce, s'établit au détroit de Nootka, sur la côte ouest de l'île Vancouver, alors considérée comme faisant partie du continent et y construisit une petite maison et un petit bateau pour visiter la côte. L'année suivante un officier de la marine espagnole prit possession du port de Nootka, érigea un fort, s'empara des trois navires anglais, et envoya officiers et marins comme prisonniers à Mexico.

Cet acte d'arbitraire donna lieu à de chaudes remontrances de la part de l'Angleterre vis-à-vis de l'Espagne ; un conflit s'en suivit qui se termina par le traité de 1790, aux termes duquel l'Espagne abandonna à sa rivale toutes ses prétentions sur le port de Nootka, sous réserve de ses droits dans le reste du pays. Bodega y Quadra, commissaire espagnol, et le capitaine Georges Vancouver, de la marine anglaise, furent envoyés pour la remise de ce port à l'Angleterre.

Vancouver arriva en 1792, explora les détroits de Puget et de Georgie et donna au pays le nom de *Nouvelle Georgie*. En 1793. il rencontra Bodega y Quadra et la reddition du port de Nootka aux Anglais fut effectuée.

A ce moment, ils avaient tous deux reconnu que le port était situé sur les côtes d'une île, à laquelle ils donnèrent le nom d'*Île de Vancouver et Quadra*. Depuis le nom espagnol a été abandonné.

En 1793, pendant que Vancouver explorait les baies et les passes du détroit de Georgie, Alexandre Mackenzie, l'un des associés de la Compagnie du Nord-Ouest, gagnait le premier par terre la Côte du Pacifique. Sorti au mois d'octobre précédent du fort Chippewyan, sur le lac Athabaska, à l'est des Montagnes Rocheuses, le poste avancé de la compagnie de fourrures qu'il représentait, il remonta la rivière à la Paix, jusqu'au pied des montagnes Rocheuses. Au printemps, il traversait les montagnes et atteignit la rivière Fraser, à laquelle il donnait le nom de *Tacoutché Tessé*, pour y substituer à son retour celui de *Colombie*, ayant appris que l'embouchure de cette rivière avait été découverte l'année précédente et croyant voir devant lui le même fleuve.

Cette année là, Mackenzie descendit la Tacoutché Tessé

sur un parcours de 250 milles dans la direction du sud, prit ensuite la direction de l'ouest et traversant une chaîne de montagnes il arriva au canal Cascade quelques jours après la flotte de Vancouver, qui venait de lui donner ce nom qu'on étendit à la chaîne de montagnes, traversée par Mackenzie.

Les choses en restèrent là jusqu'en 1805, époque à laquelle Simon Fraser, un représentant de la même compagnie, laissa le fort Chippewyan, suivit la même route jusqu'au Lac Fraser, où il établit un comptoir. Il donna alors au pays le nom de *Nouvelle Calédonie*. En 1812, il descendit la rivière jusqu'à l'Océan et apprenant ainsi que ce n'était pas la Colombie, il lui donna son nom.

Pendant les trente années qui suivirent, la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui avait remplacé la Compagnie du Nord-Ouest, fonda dans le pays quantité de postes ou de forts, et en 1843 établit sur l'île de Vancouver une station générale d'approvisionnement, à laquelle on donna le nom de *Victoria*, en l'honneur de la jeune reine qui venait de monter sur le trône d'Angleterre. Le privilège de possession et de commerce exclusifs accordé à la Compagnie de la Baie d'Hudson expirèrent en 1856 ; alors les vieux employés de la Compagnie ouvrirent l'exploitation des mines sur la rivière Fraser.

La nouvelle se répandit à San Francisco, en 1857, que le long de ce fleuve du Nord s'étendaient des champs inépuisables d'or, et la fièvre de l'or courut l'année suivante sur toute la côte du Pacifique. Lors de la découverte des mines Quesnel, en 1859, et des mines du Caribou, en 1860, la fièvre redoubla. Des milliers de mineurs envahirent le pays, et bien que le plus grand nombre s'en soit retourné les mains vides et totalement ruiné, il n'en est pas moins vrai que les mines étaient riches et on y travailla encore activement.

De 1858 à 1882, il n'est pas sorti moins de 46 millions et demi de piastres d'or de la Colombie Britannique.

J'ai rencontré à Victoria un Français qui arriva des premiers de Californie en ce temps-là ; il a fait fortune en Colombie, est retourné en France depuis de longues années et n'y était que de passage pour la surveillance des intérêts

qu'il a conservés à Victoria. Il m'a raconté bien des aventures de l'époque et m'a cité les noms de deux mineurs qui dans une saison firent \$100,000 d'or ; et deux autres associés qui pesèrent sur la balance une tonne d'or, résultat d'une campagne de travaux.

En ce temps-là, l'or coulait à flot, et mon compatriote me citait l'exemple de mineurs s'amusant à casser glaces et verrieres, dans un cabaret des plus luxurieusement meublés, à coups de cailloux..... d'or massif, et laissant pour payer la casse au cabaretier, promptement consolé du désastre, tout l'or ainsi semé à travers son établissement et dont la valeur compensait dix fois l'importance des dégâts.

L'exploitation des mines d'or du Fraser et du Caribou ayant attiré dans le pays une nombreuse population, le Parlement Anglais établit en 1858 par une loi le Gouvernement de la Colombie Britannique, et James Douglas, agent principal de la Compagnie de la Baie d'Hudson, fut nommé premier gouverneur de la colonie.

Je ne suivrai pas cette province dans les différents et rapides progrès qui l'ont amenée à sa condition actuelle.

Victoria et New-Westminster, d'autres cités encore, grandirent, prospérèrent ; des églises, des écoles se fondèrent de toutes parts ; on inaugura d'autres industries que celles des mines, et les ressources si variées et si grandes de la province, forêts, pêcheries, pâturages, terre de culture, commencèrent à s'exploiter de toutes parts.

L'essor était donné, et le pays se formait rapidement.

En 1871, la Colombie Britannique fut réunie à la Confédération Canadienne, sous la condition préalable, ai je lu quelque part, que le Gouvernement fédéral réunirait par une ligne ferrée les deux Océans, limites orientale et occidentale du Dominion. Ainsi l'entrée de la Colombie Britannique dans la Confédération Canadienne se rattacherait à la création, qui s'explique d'ailleurs par elle-même et par des considérations de politique générale de haute portée, de cette grande et admirable ligne transcontinentale qui s'appelle le Chemin de fer Pacifique Canadien (*Canadian Pacific Railway*), que les Anglais, toujours économes du temps, qui est de l'argent, n'appellent jamais que le *C. P. R.*, trois initiales

auxquelles leur prononciation alphabétique anglaise donne la valeur suivante ; Ci-pi-ar ; et dont un voyageur, peu familier avec l'épellation anglaise, faisait récemment le substantif *Cipiard*. Il n'en est pas moins certain qu'il eût ri de bon cœur s'il eût vu un Anglais, voulant désigner le chemin de fer Paris-Lyon-Méditerranée, écrire : *Pèèlem—P. L. M.*, les trois initiales par lesquelles nous désignons en France cette compagnie, et qu'un certain nombre d'accidents désastreux, dont un exemple terrible vient encore de raviver le douloureux souvenir, font souvent traduire par des farceurs de mauvais goût : *Pour la mort ou Préparez les matelas !*

Pardonnez-moi cette petite digression, mon cher directeur, je reviens aux choses sérieuses ; *Paulo majora canamus*.

Et puisque mes souvenirs classiques me font parler de chanter, c'est le moment, je crois, de vous dire un mot du concert général de louanges qu'on entend sur la côte du Pacifique à l'occasion du climat de la Colombie Britannique.

J'en parlais un soir avec un des plus anciens et des plus intelligents résidents Français de Victoria. "Un des éléments les plus certains de l'avenir réservé à ce pays, me disait il, est son merveilleux climat, qui rappelle beaucoup sur certains points celui du Nord-Ouest de la France. C'est un des attraits du pays."

Nulle part, en Canada, sous la même latitude, on ne jouit d'un climat aussi égal et aussi tempéré. A l'est du Dominion, le Détroit de Belle-Isle donne passage au courant glacial de l'Océan Arctique et aux vents du nord-est, dont toute la vallée du bas Saint-Laurent ressent les désagréables effets non-seulement l'hiver, mais encore une bonne partie du printemps. Au centre, la Baie d'Hudson, qui paraît si loin dans l'intérieur des terres, et les vents du nord, qui la traversent sans y rien perdre de leur froid excessif, expliquent les hivers particulièrement rigoureux du Manitoba et des territoires du Nord-Ouest.

Ici, quoique à la même distance du pôle, rien de semblable : au nord-est, nous sommes défendus des vents du nord, par toute la chaîne des Montagnes Rocheuses, qui, du nord-

ouest au sud-est, nous servent de frontière politique et nous sont en même temps un rempart excellent contre les attaques du vieux Borée; le détroit de Bahring ne joue pas à notre égard un aussi mauvais rôle que celui de Belle-Isle vis-à-vis de la province de Québec, il est très étroit et ses eaux basses protègent les côtes de la Colombie contre le courant glacial arctique.

Puis nous avons notre *Gulf stream*, tout comme la Bretagne. Nous l'appelons le *Courant Japonais*; c'est un courant d'eau chaude qui du Japon se dirige au nord jusqu'à la rencontre des Îles Aléoutiennes, d'où il incline à l'est, pour traverser ensuite du nord au sud la mer d'Alaska et venir se briser à l'extrémité nord de l'île de la Reine Charlotte; là, son cours change de nouveau, et, entrant dans le golfe de Georgie, il apporte aux côtes de la Colombie Britannique les bienfaits de son calorique. Et c'est merveille de voir, partout où son influence se fait sentir, une sorte d'été perpétuel; des fleurs partout, la végétation toujours verte et brillante; comme sur les côtes de Bretagne, le figuier et d'autres arbres des climats méridionaux de la France pourraient y prospérer. La vigne réussit bien sur l'île de Vancouver, et j'ai moi-même goûté le raisin que les bons Pères de Cowichan cultivent avec succès à 50 milles au nord de Victoria, dans leur jardin où j'ai également remarqué un mûrier plein d'espérance.

Au milieu de l'hiver, alors que les *blizzards* font rage au Manitoba et dans les territoires du Nord Ouest, la brise de mer réchauffée par ce bienfaisant courant Japonais, vole au-dessus des îles et, pénétrant dans l'intérieur des terres par les nombreuses vallées du pays, fait en une nuit disparaître toute trace de neige; ces brises chaudes sont connues dans la province sous le nom de *Vents chinooks*. Sans doute elles ne pénètrent pas partout, et dans nos districts de hautes montagnes l'hiver ne laisse pas d'être assez rigoureux et neigeux.

Les 760 milles de longueur que mesure la province du nord au sud, ses hautes montagnes à l'est, et le voisinage de l'océan et du courant Japonais à l'ouest, donnent lieu natu-

rellement à d'assez grandes différences de climat dans les diverses parties de la Colombie Britannique.

L'île de Vancouver, dans sa partie sud, celle où est située Victoria, jouit, de l'avis général, du climat le plus délicieux de toute la côte de l'Océan Pacifique. Il y pleut moins qu'au nord de l'île et dans la partie correspondante du continent. Il n'y tombe que peu de neige ; encore y disparaît-elle promptement sous l'influence des *Chinooks*. C'est à certains points de vue le climat de la Grande Bretagne, avec un ciel moins brumeux, un plus *glorieux soleil* ; un printemps, un été et un automne moins humides, et, même dans les temps pluvieux, moins de *spleen* dans l'atmosphère qu'en Angleterre.

Dans la partie du continent, qui fait face à l'île de Vancouver, le climat est un peu différent, l'été plus chaud, l'hiver est un peu plus froid, plus de pluie que sur la partie méridionale de l'île et dans l'intérieur du pays.

Plus loin, dans l'intérieur méridional, le climat est plus sec et aussi plus exposé à des extrêmes de température, quoique l'influence heureuse du *Courant Japonais* s'y fasse encore sentir. En été, la chaleur est quelquefois très grande, quoique les coups de soleil y soient inconnus ; les soirées et les nuits sont rendues agréables par une brise rafraîchissante. L'hiver y dure à peu près quatre mois ; la neige excède rarement $2\frac{1}{2}$ pieds dans la pleine ; le bétail reste parfois dehors toute l'année ; la neige est moins abondante qu'en Bas-Canada ; les morsures du froid y sont moins cruelles et de moindre durée ; l'hiver y est beaucoup moins long.

En avançant vers le nord, le froid augmente ; l'hiver se prolonge ; l'été est moins long ; la neige et la pluie sont plus abondantes.

Pris dans son ensemble, le climat, quelques soient ses variations, de district en district, est salubre et fortifiant. Les fièvres paludéennes y sont inconnues ; l'atmosphère y est sans miasmes.

Chacun peut y choisir le climat de son goût. Et comme le disait Son Excellence le Marquis de Lorne, dans un discours à Victoria, en 1882 :

“ Les expressions manquent pour exprimer le charme de cette délicieuse contrée, où le climat, plus doux et plus con-

stant que celui du sud de l'Angleterre, assure à toute époque de l'année la pleine jouissance des merveilles de la nature qui vous entourent. Si agréable que je trouve l'hiver froid, sec et persistant de l'est du Canada, il n'en est pas moins beaucoup de monde qui préféreraient sans doute la température dont on jouit à l'ouest des Montagnes Rocheuses."

Les villes véritablement dignes de ce nom sont encore peu nombreuses en Colombie Britannique. Il ne faut pas oublier que le pays compte à peine trente années d'existence. Je ne vous parlerai d'ailleurs que de celles que j'ai visitées : Victoria, Vancouver, New Westminster, les trois principales, Kamloops, Donald, etc. Je ne suis point allé à Nanaimo, la ville du charbon de l'Ile Vancouver, ni à Wellington ; je ne me suis point arrêté à Yale.

Victoria, comme vous le savez, capitale de la province, est située au sud-est de l'Ile de Vancouver, sur les bords de la Baie Camosin, qui lui sert de port. La position du port commercial de Victoria et du port militaire adjacent d'Esquimalt sur le détroit de Juan de Fuca, les premiers que rencontre le marin à son retour de la haute mer, commande la navigation de la côte et les ports de Vancouver, New Westminster, Wellington, Nanaimo, en Colombie ; Whatcom, La Conner, Coupeville, Olympia, Oakland, Stellacoom City, Tacoma, Port Madison Scattie, et Port Townsend sur la côte américaine, au fond du détroit de Georgie et du Puget Sound ; et pour gagner ses ports la marine américaine aurait à passer sous le feu des canons d'Esquimalt.

La ville de Victoria proprement dite s'étend à l'ouest vers le port militaire d'Esquimalt, et est dominée vers le nord par Beaver Hill, du haut de laquelle on découvre le détroit de Georgie et de Juan de Fuca, au sud duquel s'élèvent les Monts Olympiques, dans le territoire de Washington. Au pied de la colline est le " Parc " auquel on a heureusement conservé sa beauté et sa simplicité sauvages. A l'est de la ville, de l'autre côté de la baie, on arrive par un pont de de bois aux édifices du gouvernement, coquettement bâtis dans le style des châteaux suisses et symétriquement disposés

dans un ravissant jardin, aux verdoyantes pelouses, semées de massifs d'arbustes d'une végétation luxuriante.

L'aimable agent d'immigration à Victoria m'a servi de cicerone et me conduisit au musée encore peu considérable mais fort intéressant. La collection minéralogique y est d'une grande richesse, ce qui n'a rien de surprenant dans une province où les mines occupent une si grande place; le musée ichthyologique est aussi assez complet; les pêcheries de la Colombie Britannique ont fourni de nombreux échantillons de leurs espèces si variées de poissons. J'y ai remarqué le "Candle fish" (poisson chandelle), si bien pourvu de principes gras que les Indiens, après l'avoir fait sécher, s'en servent pour l'éclairage de leurs habitations; il est probable que ce luminaire ne détrônera jamais la lampe électrique d'Edison, mais cela suffit aux besoins des sauvages. Une autre curiosité c'est le "Stick fish" (poisson baguette); tous ceux qui ont vu une fusée de feu d'artifice montée, peuvent s'en faire une idée exacte. La faune du pays est bien représentée, notamment par une espèce de petite panthère, d'un riche pelage moucheté, par le chat sauvage, et par un loup noir de toute beauté.

Indépendamment "des bâtisses" du gouvernement, la ville possède de jolis édifices publics et privés, la cour de justice en cours de construction, le bureau de poste, l'hôtel de ville, un théâtre, une école supérieure et de nombreuses églises, dont une catholique où le mois du Saint-Rosaire attirait tous les soirs une nombreuse assistance.

Près de l'église catholique se trouve le palais épiscopal où réside Mgr Lemmens, titulaire actuel de l'évêché de l'Île de Vancouver, où il est arrivé depuis de longues années déjà en compagnie de Mgr Seghers, son prédécesseur, si malheureusement assassiné, il y a deux ans, par son domestique, sur les bords du fleuve Yucon, dans une de ses courses apostoliques. Les restes mortels de Mgr Seghers étaient attendus à Victoria, lors de mon passage, et ont été apportés depuis pour y être inhumés. Les obsèques du jeune et regretté prélat ont eu lieu en grande pompe au milieu d'un grand concours de peuple et de membres du clergé de l'Île, de la côte de Colombie et des Etats-Unis.

Le premier évêque de l'Île de Vancouver a été Mgr Demers, un canadien arrivé des premiers pour l'évangélisation des sauvages de ce pays.

J'ai eu le bonheur de faire à Victoria la connaissance d'un vieux missionnaire français, à l'obligeance duquel je suis redevable de nombreux renseignements sur le pays qu'il habite depuis une trentaine d'années. C'est lui qui m'a envoyé à Cowichan visiter la mission sauvage dont le révérend Père Rondeau, un missionnaire canadien, qui en est le fondateur, m'a fait les honneurs avec la plus grande amabilité. Je reviendrai plus tard à cette mission.

Victoria qui, en 1850, n'était qu'un fort de la Compagnie de la Baie d'Hudson, a maintenant une population de 15,000 âmes, qui augmente rapidement depuis l'ouverture de la ligne du Pacifique Canadien. La ville compte une population chinoise assez nombreuse, groupée dans un quartier auquel elle a donné son nom. Ce n'est pas le coin le moins curieux de la ville. Naturellement il y a beaucoup de "blanchisseuses" parmi ces chinois.

.....
.....
.....

De Victoria part le chemin de fer d'Esquimalt et Nanaimo, ville où se fait un important commerce de charbon de terre. La ligne suit la côte orientale de l'Île de Vancouver, et côtoie pendant une heure la Baie de Saanich, le long de laquelle elle court au flanc de la montagne à 200 pieds au-dessus du niveau de la mer qui, dans cette baie étroite et profonde, n'a jamais moins de 60 brasses de fond. Cette route d'ailleurs est pittoresque sur tout son parcours. C'est d'abord le vaste port d'Esquimalt, puis Saanich Bay, puis le lac Shawnigan et entre temps la forêt géante. Pour vous donner, en passant, une idée de ces forêts de la Colombie, il me suffira de vous dire que, bien que la main-d'œuvre n'y soit pas très chère, on ne trouve pas à faire abattre et brûler un acre de bois à moins de quarante piastres. Pour l'établissement de leur jardin de Cowichan, les Sœurs qui ont fait arracher les souches de suite ont dû payer deux cents piastres par arpent.

La mission est administrée par le Rév. Père Rondeau, un bon et sympathique missionnaire canadien, auquel toute la population catholique, sauvage et protestante, il y a quelques années déjà, à l'occasion du 25^e anniversaire de son arrivée dans le pays, est venue payer un tribut de respectueux hommage, qui a vivement touché le cœur du vieux missionnaire qui a consacré toute sa vie à ces populations, naguère encore si éloignées du monde, et où il a du moins la consolation d'avoir fait beaucoup de bien. Le Rév. Père Rondeau est aidé aujourd'hui dans ses travaux apostoliques par le Rév. Père Donckel, un zélé prêtre belge, à l'abord franc et ouvert, dont le cœur généreux n'est fermé à aucune misère humaine. Les bons Pères ont une gentille résidence, œuvre de leurs mains, un jardin et un verger magnifiques, qu'ils ont créés et entretiennent avec soin.

Leur jolie petite église, dont ils ont été à la fois les architectes, les charpentiers et les décorateurs, est à deux pas du presbytère, sur la colline qui domine la route. Grâce à l'Œuvre française des tabernacles, cette église, comme toutes celles des RR. Pères Oblats, en Colombie, est pourvue de tous les ornements nécessaires. J'ai assisté à la messe du dimanche que les sauvages, en assez grand nombre, ont entendue avec recueillement ; le Kyrie, le Gloria et le Credo ont été chantés par les élèves du couvent. A l'issue de la messe, le Rév. Père Donckel a fait aux sauvages une instruction en langue Chinook, qui leur été traduite par un interprète très pénétré de l'importance de ses hautes fonctions. Si je n'ai pas saisi grand' chose du sermon Chinook du Père, je n'ai rien compris à la traduction de l'interprète sauvage, qui m'a paru néanmoins posséder une certaine facilité d'élocution et qui accompagnait gravement son discours de gestes sobres et mesurés.

A quelques arpents et en arrière de l'église, dans un joli vallon, s'élève le couvent où les dévouées Sœurs de la Providence de Montréal instruisent les jeunes sauvages et les enfants des colons qui commencent à peupler le district de Cowichan.

Le gibier est abondant dans l'Île de Vancouver: chevreuils ou daims, ours, perdrix, grouses et même faisans.

sans compter d'innombrables canards (français), et toute espèce de sauvagine. A la vue du gibier étalé aux devantures des magasins de Victoria, ma vieille passion pour la chasse s'était réveillée et j'avais emporté à Cowichan un fusil et une centaine de cartouche. J'avais compté sans la forêt colombienne qui oppose au chasseur européen une barrière presque infranchissable, semblant vouloir réserver ainsi à ses enfants les trésors de ses chasses.

Vainement le Rév. Père Rondeau se mit à ma disposition pour me conduire à la chasse ; nous parcourûmes en tous sens la montagne de Cowichan, refuge ordinaire de la perdrix ; à différentes reprises nous entendîmes le vol de notre gibier, mais c'est à peine si j'ai pu entrevoir deux ou trois perdrix que je n'ai pu tirer. A titre de compensation, le Père m'offrit du haut de la montagne une magnifique vue panoramique des baies de Cowichan et de Saanich, du lac Cowichan et de plusieurs autres lacs moins importants. Mais il fallut revenir "bredouille," c'est l'expression consacrée en France pour exprimer l'insuccès du chasseur malheureux, et dans une partie de chasse, celui qui rentre bredouille est tenu à table de verser à boire à ses compagnons plus heureux.

La population sauvage de Cowichan vit surtout de pêche ; le Saumon est en abondance partout. Après avoir fait la campagne de pêche du Fraser pour les fabriques de conserves alimentaires, qu'on appelle là-bas des "Canneries," ou la cueillette du houblon, aux Etats-Unis, le Sauvage rentre dans son village, avec quelques provisions de farine pour son hiver, fait la récolte de ses patates et commence à pêcher pour son propre compte. Il part dans son canot, creusé dans un tronc de cèdre et relevé de l'avant, comme la proue des antiques trirèmes, et revient bientôt avec un plein chargement. C'est toujours pêche miraculeuse dans ces eaux poissonneuses. Les femmes préparent le saumon, le font sécher et fumer, dans leurs habitations mêmes, vastes hangars le long des parois desquels court une sorte de large banc, couvert de nattes sur lesquelles couchent les Indiens ; les murs sont tapissés de nattes pareilles, que les Indiens fabriquent eux-mêmes avec des feuilles de roseau, qu'ils

assouplissent en les roulant sur leurs jambes nues avec la main ouverte. Le poisson ouvert et nettoyé soigneusement est maintenu ouvert au moyen de petites broches de bois et suspendu dans le milieu de la case immense ; des brasiers sont allumés au-dessous, et grâce aux feuilles et aux branches vertes des arbres résineux, on obtient la " boucane " nécessaire à la conservation du poisson.

De Vancouver à Victoria et vice versà (réciproquement, dirait Pandore), la Compagnie de navigation du Pacifique Canadien fait un service quotidien, en correspondance avec les trains de Chemin de fer Pacifique Canadien.

Malheureusement les heures de départ et d'arrivée ne satisfont qu'incomplètement à l'arrière-saison le légitime désir du touriste de ne rien perdre des abords du port de Victoria. Le " Yosemite," confortable et luxueux steamer de la Compagnie, qui m'a compté deux fois au nombre de ses passagers, entre au port à la nuit tombée et repart à 2 heures du matin. Il est vraiment regrettable de ne pouvoir jouir tout au long de la constante variété de paysages.

Dans les longues soirées et avec l'aube matineuse des beaux jours de l'été, les touristes sont plus favorisés ; pour eux, l'aurore aux légendaires doigts de rose hâte quelque peu son apparition, le crépuscule prolonge complaisamment ses dernières lueurs, leur permettant ainsi, l'une au départ et l'autre à l'arrivée, d'admirer à loisir les beautés de ce site enchanteur.

Malgré que la saison fût avancée, au moment de mon passage, j'ai pu, de Vancouver à Victoria, jouir pendant presque tout le parcours, grâce aux feux électriques qui illuminent le havre de Victoria et la ville entière, de la magnifique " scenery " au milieu de laquelle s'effectue cette traversée de 6 à 7 heures.

Pour essayer d'en donner une idée à nos lecteurs, que je mène en ce moment à Vancouver, usant d'une licence qui n'aura rien de poétique, je prendrai mes notes à rebours et nous ferons le trajet de Victoria à Vancouver, comme si le soleil eût éclairé d'un bout à l'autre m'a traversée de retour.

En quittant le port de Victoria on entre immédiatement

dans le détroit de Juan de Fuca dont la largeur moyenne est d'une douzaine de milles ; on le remonte vers l'est pour gagner au nord celui de Haro, qui doit conduire par la passe 'Active, à travers un dédale d'îles trop nombreuses pour être énumérées, jusqu'au détroit de Georgie, qui s'élargit en un bras de mer de 25 à 35 milles de largeur par endroits.

Malheureusement un certain nombre de ces îles se trouvant au sud du 49^{me} parallèle, ont dû, par le traité de délimitation des frontières, être abandonnées aux Etats-Unis d'Amérique, entre autres celle de Juan, qui, très rapprochée de la côte sud-est de l'île de Vancouver, commande au point de vue stratégique le chenal de Haro. Il est vrai que si l'île de Juan est la clef de la Colombie Anglaise au sud, Esquimalt, au dire du capitaine Devereux, en est la serrure et que cette serrure peut maintenir le voleur hors de la maison, même si la clef est perdue.

Le voyage au milieu de ces îles innombrables, toutes couvertes d'une vigoureuse végétation, dont quelques cimes boisées écrasent de leur hauteur le pont élevé du steamer et dont certaines vallées fertiles, comme celle de l'île Saltspring, comptent déjà quelques colonies agricoles, offre au voyageur un spectacle sans cesse renouvelé, où son attention toujours intéressée ne se lasse jamais. Par instant on pourrait se croire dans quelque rivière, aux rives majestueuses, si, soudain, jaillissant avec force à quelque distance du steamer, deux puissants jets d'eaux ne venaient trahir la présence de quelque souffleur et rappeler au touriste qu'il est bien dans le royaume des baleines.

Quand le " Yosemite " reprend sa route à l'ouest pour traverser le détroit de Georgie dans la direction de Vancouver, on aperçoit promptement sur la droite le Delta de Fraser, aux pâturages plantureux, célèbres dans toute la Colombie. Bientôt nous sommes dans la Baie Anglaise ; au fond, vers le nord-est, se cache l'étroite passe de Burrard Inlet ; à l'est se développe en sinuex contours le côté convexe de la presqu'île triangulaire d'un millier d'acres, réservée pour la création d'un parc public ; au sud, apparaissent une partie de la ville de Vancouver et l'entrée de False Creek. Nous

voici côtoyant le parc public ; la route circulaire de sept milles de long, qui fait le tour du parc, apparaît çà et là entre les arbres, dominant de quelques pieds le rivage escarpé. Au sommet nord du triangle du parc, nous sommes à " First Narrow." l'étroite passe, le goulet qui sert d'entrée au port de Vancouver, Burrard Inlet nous apparaît et s'élargit en un port magnifique et sûr, si bien défendu de tous côtés par les montagnes qui l'environnent, qu'un journaliste américain le désignait récemment comme le plus parfait abri que le vieux Neptune ait jamais dessiné,—*the most perfect shelter that father Neptune ever planned.*

A gauche de nous se dressent fièrement les pics tantôt neigeux, tantôt rocaillieux, suivant leur altitude, et l'arête brisée de la chaîne des Cascades dont les contreforts s'abaissent et descendent boisés jusqu'au niveau de la mer.

Nous doublons bien vite Brockton Point, l'angle oriental, aigu du parc et, devant nous, au sud, le long de Coal Harbor, apparaît la ville naissante. Coal Harbor pénètre entre la base du parc et la ville, et va resserrer au fond vers la baie Anglaise la langue de terre qui conduit de la ville au parc. Voici les quais du chemin de fer Pacifique Canadien, la station terminus de la ligne, les docks, le tout sur pilotis, puis en arrière, sur la bande de terrain reliant le parc au continent, la ville s'étage en une légère éminence, dont les pentes douces inclinent au nord vers Coal Harbor et Burrard Inlet, et au sud vers English Bay et False Creek. Cette bande de terrain, très étroite à l'ouverture du parc, s'évase d'abord vers la passe de False Creek pour atteindre sa plus grande largeur sur le parcours de la rue Granville, qui mène de la station des bateaux et du chemin de fer à l'hôtel du C. P. R., et se prolongera par un port proposé sur False Creek jusqu'à la rive opposée de ce dernier, se rétrécit ensuite à la hauteur de la rue Colombie pour s'agrandir encore et cette fois indéfiniment.

Telle est à grand traits l'esquisse de l'emplacement, compris entre Coal Harbor et Burrard Inlet, de la ville de Vancouver, l'enfant prodigue, comme on l'appelle à San Francisco, la cité vieille de 30 mois au plus et dont je vais essayer de vous peindre le rapide développement.

„ Auparavant, un mot sur les motifs qui ont déterminé le choix de Vancouver comme terminus de la grande ligne transcontinentale. Des six ou sept ports sur lesquels ont porté les investigations de la Compagnie et sur les qualités desquels l'Amirauté anglaise a été consultée, Burrard Inlet a paru réunir le plus d'avantages. Sa position au sud du détroit de George écartait toute espèce de crainte des glaces ; il est à peu de distance d'un large chenal, presque vis-à-vis du grand dépôt de charbon colombien de Nanaïmo ; son entrée est profonde et libre ; son hâvre est immense, splendide et sûr, avec deux bons mouillages, l'un à Coal Harbor, l'autre à Port Moody ; il en existe un autre à la Baie Anglaise, de l'autre côté de la presqu'île de Vancouver. Enfin sa supériorité au point de vue de la marine et du commerce est indiscutable.

Au mois de février 1886, Vancouver n'existait pas ; on y voyait à peine une douzaine de maisons de bois le long du rivage ; au 1er mars, l'emplacement de la ville n'était peuplé que des géants de la forêt. Et quels géants ! Nombre d'entre eux ne comptait pas moins de 25 à 40 pieds de tour à la ceinture. De ces colosses aujourd'hui disparus, on a conservé par un sentiment de curiosité très légitime quelques tranches qu'on a dressées le long des murs des constructions qui les ont remplacées.

On n'a triomphé de cette forêt qu'à prix d'or, et le coût du défrichement complet d'un acre de terrain est monté jusqu'à \$300.

Au 1er mars 1886 commençaient les travaux ; le 6 avril la cité était incorporée et l'administration était élue. Le premier maire fut M. M. A. Maclean. Le 5 mars le C. P. R. mettait en vente ses terrains, ce qui était impatientement attendu. Les deux mois suivants furent bien employés, les travaux étaient poussés activement de toutes parts ; les rues s'alignaient, les constructions s'élevaient à vue d'œil, poussant comme des champignons par une nuit d'automne. Le 13 juin tout était, à refaire. L'incendie brutal et dévastateur avait tout anéanti, sauf deux ou trois maisons. Tous avaient souffert de grandes pertes.

“ Tous n'en mouraient pas, mais tous étaient atteints ; ”

quelques-uns virent disparaître sous le fléau destructeur leurs dernières ressources et devinrent " pennyles." Mais la population est énergique et s'élève à la hauteur des circonstances ; le lendemain, à quatre heures du matin, tout le monde est à l'œuvre, on reprend les travaux. Tout est perdu ; rien n'est désespéré. " Nil desperandum " sera la devise de Vancouver, qui renaît de ses cendres, plus confiante que jamais en ses glorieuses destinées.

Aujourd'hui, deux ans après l'incendie, les rues Cordova, Water, Hastings, Granville sont remplies de maisons de commerce aux vastes proportions. Le magnifique hôtel " Vancouver," construit par le C. P. R., dresse au coin des rues Granville et Georgia, ses massives et confortables constructions. De toutes parts dans les rues adjacentes s'élèvent des centaines d'élégantes et coquettes résidences, dont le nombre est déjà insuffisant.

Il fait bon être propriétaire à Vancouver. Deux capitalistes, l'un canadien et l'autre français, que j'ai rencontrés à l'hôtel Vancouver, et qui sont engagés dans la spéculation, tirent actuellement 14 à 15 pour cent de leurs capitaux employés à l'achat de maisons d'habitation et sont assurés d'un revenu de 20 à 24 pour cent pour l'argent qui leur sert à construire des résidences qui sont louées d'avance.

Aussi faut-il voir le mouvement de la spéculation des terrains, et l'on peut, si l'on désire acheter des lots de ville, s'adresser sans hésitation, je ne dirai pas en toute sécurité, au premier passant venu. Tout le monde est " Real Estate agent," à Vancouver, pour le moment.

Les lots de ville sont de dimensions variées, les uns ont 25 x 120 et d'autres 150 x 120, d'autres encore 66 x 132. Il y a des lots de maisons d'habitation depuis \$100 jusqu'à \$1,000, suivant la grandeur et le quartier. Les lots de maisons de commerce se vendent de \$100 à \$250 par pied de façade, suivant leur position.

Les Américains affirment, et c'est aussi l'avis des Vancouverois, qu'il n'y a pas l'ombre de " Boom " en Colombie, à part ceux qui servent à contenir les trains de bois. N'importe quel chat échaudé craint l'eau froide, et quelque assurés que soient les gros bénéficiaires à réaliser à court terme dans la

spéculation de terrains à Vancouver, si j'avais encore des capitaux à risquer dans cette sorte d'affaires, j'aurais l'œil ouvert et tâcherais que ce fut le bon.

Il faut reconnaître, à la vérité, que la municipalité ne néglige rien de ce qui peut mettre en valeur les terrains de la ville, dont le plan a été dessiné à l'américaine, les rues se coupant à angle droit. Celles-ci ont déjà un développement de plus de 18 milles; 29 milles de trottoirs en bois ont été installés; des égouts ont été creusés. L'eau a été amenée d'un réservoir situé dans la montagne de l'autre côté de Burrard Inlet à 430 pieds d'élévation et à 9 milles de distance; les conduits d'eau ont été installés; des fontaines coulent dans les rues; par suite de l'énorme pression résultant de l'altitude du réservoir, les jets d'eau installés sur les endroits les plus élevés de la ville pourront atteindre une hauteur de 300 pieds, ce qui serait d'un grand avantage en cas de nouveaux incendies.

La lumière électrique et le gaz se disputent l'honneur d'éclairer la cité; l'hôtel du C. P. C., qui a coûté \$200,000, ameublement compris, est entièrement éclairé à la lumière électrique.

Une fonderie, un haut fourneau, ont été créés.

Le "Journal du commerce" de San Francisco dit que l'eau vient à la bouche d'un San Franciscain, en comparant les hommes d'affaires de Vancouver avec les "liardeurs" fossiles de San Francisco, qui se glorifient de n'avoir pas de dettes municipales, comme si c'était un avantage pour la ville de ne pas contracter un emprunt quand ses rues et ses promenades sont à faire honte à un pays civilisé et que l'hôtel-de-ville est tout au plus digne du pic des démolisseurs.

Le voisinage du parc, ses magnifiques promenades, le sable de la Baie Anglaise si engageant aux baigneurs, sa plage si propice aux ébats des enfants, la proximité des plaisirs de la chasse et de la pêche contribueront à faire de Vancouver un centre de villégiature pendant l'été.

Vancouver compte déjà six ou sept églises et chapelles de diverses dénominations, entre autre une gentille église catholique bien fréquentée, à laquelle atteint le presbytère du Rev. Père Fay, un aimable prêtre écossais, qui a longtemps habité

l'Espagne et qui, venu pour remplir le saint ministère dans les chantiers de construction du chemin de fer, s'est laissé tenter par les beautés du climat de la Colombie et a fixé sa tente à Vancouver, où il relève de l'évêché de New-Westminster.

Il s'est organisé nombre de sociétés nationales et privées de bienfaisance ; un hôpital est en cours de construction.

Il existe à Vancouver un Institut canadien-français, composé d'une centaine de membres. On y reçoit grand nombre de journaux de la province de Québec, et on y accueille avec cordialité les voyageurs canadiens et français.

Du balcon de l'hôtel Leland, sur la rue Hastings, on découvre la basse-ville, très animée, le port entier, de l'autre côté duquel à droite les grandes scieries à vapeur de Moodyville qui marchent jour et nuit ; en face, le joli village indien de Squamish, distant de 2 milles de l'église, et les blanches maisons, régulièrement alignées en un plan où se reconnaît la main de leurs dévoués missionnaires, les RR. Pères Oblats de Marie Immaculée, flattent agréablement la vue dans leur cadre de verdure ; derrière, la forêt sombre s'étage sur les collines et vient rejoindre la chaîne des cascades. Ces contreforts qui semblent si près de vous sont à 10 milles, et les pics au blanc manteau qui les surplombent sont à 40 milles à vol d'oiseau.

La population de Vancouver était de 6,000 âmes au 1er janvier 1888, de 8,000 au 1er mai, et l'affluence des arrivants a continué tout l'été.

Le premier train du Chemin de fer Pacifique Canadien est arrivé à Vancouver le 23 mai 1887, et le premier steamer de Hong-Kong entrant au port le mois suivant. Le service de la malle de Chine, du Japon et d'Australie se fait par Vancouver. Un service régulier existe semihebdomadaire entre Vancouver, New-Westminster, Seattle et Tacoma, et hebdomadaire pour San Francisco. Un steamer passager fait plusieurs voyages par jour entre Moody, Hastings et Vancouver.

Deux trains réguliers chaque jour mettent en communication facile Vancouver et New-Westminster. Les 30 milles qui séparent les deux villes sont franchis en une heure environ. Les amateurs de navigation ont à leur disposition, deux

fois par semaine, le magnifique steamer "Premier." Il y a même un service régulier de diligences. Il serait donc impardonnable de ne pas faire une excursion à la "Royale Cité," d'autant qu'elle présente au journaliste agricole catholique un double point de vue aussi instructif qu'intéressant. New-Westminster est, en effet, la capitale religieuse de la Colombie Britannique continentale et le centre d'une grande région fertile au premier chef.

Comme jusqu'à ce jour nos notes de voyage ont été presque exclusivement consacrés aux villes et aux descriptions pittoresques, nous allons, si vous le voulez bien, commencer par faire connaître à nos lecteurs les ressources agricoles de ce merveilleux district; nous leur donnerons ensuite d'édifiantes nouvelles à l'égard des missions de la Colombie.

Le district de Westminster comprend la riche vallée du Bas Fraser, jusqu'à 100 milles de son embouchure, sur une largeur de 10 à 15 milles. C'est l'étendue la plus considérable de terres arables d'un seul tenant qu'il y ait en Colombie. La surface de la vallée est un peu basse, n'étant élevée que de quelques pieds au-dessus du niveau de la mer. Le Fraser déborde quelquefois dans les grosses eaux du printemps et de l'hiver, quand ces dernières coïncident avec de fortes marées. Ces inondations sont de courte durée, et, dans ces conditions, ne peuvent être considérées comme un désastre, car elles déposent un riche limon sur le sol qu'elles enrichissent encore.

Le climat, quoique un peu humide dans certaines parties, ne possède ni l'humidité de l'Orégon occidental, ni la sécheresse brûlante de quelques-unes des grandes vallées de la Californie. Il n'y a pas de fièvres paludéennes sur le Fraser.

Quelques parties du district sont bien boisées: on y trouve les essences suivantes: pin ou sapin Douglass, connu également sous le nom de pin de l'Orégon; le pin blanc; l'épinette Menzies, le cèdre rouge, la pruche de l'Ouest, l'aulne rouge, le peuplier, le bouleau, et l'érable à larges feuilles; on rencontre cependant de grandes étendues de terrain non boisé dans différents endroits; le déboisement est dû à l'action répétée des feux de forêt et des inondations; la plupart de ces plaines sont de magnifiques prairies naturelles,

où l'on trouve de bon foin et d'excellents pâturages, que quelques fossés d'écoulement bien dirigés transformeraient aisément en prairies permanentes de première classe.

Le sol en général est une terre noire d'une grande profondeur et a presque toujours un sous-sol argileux. Il existe une grande étendue d'alluvion dans le haut de la rivière Fraser et le long de ses affluents, tels que la rivière Pitt, la rivière Sumass, etc. On trouve aussi des terrains argilleux, argilo-sableux, principalement vers le haut de la rivière. Ces sols sont presque uniformément fertiles, quoique sans doute les uns s'épuiseraient plus vite que les autres. Les terres noires de Delta et les terrains argilleux peuvent difficilement être égalés en force et en richesse. Une culture comparativement négligée, comme l'est presque forcément celle des premières années de défrichement, a néanmoins obtenu de forts rendements, susceptibles de soutenir une comparaison avantageuse avec la plupart de ceux de Californie. En voici quelques exemples, rendements à l'acre impérial : avoine, 50 à 120 minots ; orge, 40 à 80 ; blé, 40 à 75 ; foin, 2 à 4 tonnes ; navets, 40 à 75 tonnes ; patates, 8 à 30 tonnes, suivant la nature du sol et les soins apportés à la culture. Le houblon réussit à merveille, ainsi que tous les légumes et fruits des climats tempérés.

Donnons maintenant quelques prix courants : Blé, \$1.50 à \$1.60 le quintal ; avoine, \$1.90 ; orge, \$1.35 à \$1.40 ; pois, \$2 ; foin la tonne, \$15 à \$18 ; patates le quintal, \$1 ; beurre, 25 à 30 cts la livre ; fromage, 15 à 18 cts ; œufs, 25 à 30 cts la douzaine ; poulets, \$5 à \$8 la douzaine ; dindons, 30 à 35 cts la livre ; oies, la pièce, \$1.50 à \$3 ; bœuf abattu, par quintal, \$7 ; moutons, \$12.50 ; porc, \$9 à \$10.

Le district est particulièrement favorable à l'industrie laitière. Le foin naturel et les herbages des terres non boisées sont abondants ; le bétail y prospère de manière à attirer promptement l'attention des éleveurs. Un fait à noter, c'est que dans ce district il n'y a pour ainsi dire pas de neige ; et partant, pas d'hivernement, pas de stabulation. On donne seulement quelques soins aux vaches laitières ; les autres bestiaux pourvoient eux-mêmes à leur subsistance.

D'après un vieux résident du district, M. Van Bramer, des

3 ou 4 millions d'acres de bonne terre arable situées dans le Delta du Fraser et les environs, un huitième à peine serait cultivé. On pourrait se procurer, pour un prix de \$40 à \$60 par acre, des fermes ayant les deux cinquièmes de leur contenance en foin dont on peut retirer \$30 net par acre, rien qu'en s'asseyant pour voir pousser l'herbe. On en a en moyenne trois tonnes à l'acre; le fauchage, la fenaison et le bottelage coûtent \$4.50 par acre, et chaque tonne vaut \$12 à \$15.

“ C'est vraiment une honte, s'écriait un journal de Californie, que tant de bonnes terres demeurent incultes et réclament vainement des colons, faute d'un peu d'encre d'imprimerie pour faire connaître aux fermiers des vieux pays, quelles richesses les attendent ici; ces fermiers qui suent sang et eau pour joindre les deux bouts et payer leurs fermages, n'auraient qu'à vendre ce qui leur reste, pendant qu'il leur reste encore quelque chose, et n'apportassent-ils avec eux que 2,000 à 3,000 piastres, en dix ans ils deviendraient comparativement riches. Ajoutez à cela les perspectives de plus value dans un prochain avenir.”

Aujourd'hui, le marché est limité, la terre n'est pas encore établie en entier, les villes sont nées d'hier; mais avec les splendides destinées qui s'ouvrent devant la Colombie Britannique, avec le rapide développement que prendra le pays, grâce au chemin de fer Pacifique Canadien et aux lignes projetées à travers la frontière, il est hors de doute que la valeur du sol quintuplera en moins de dix ans. Ainsi parle un San Francisco.

A tout homme clairvoyant, les trois villes de la Colombie, que nous avons visitées jusque là, semblent appelées à un prodigieux accroissement, dont New-Westminster, centre du plus beau district agricole de la province, profitera la première. Sa situation sur une rivière navigable, son port en communication directe avec tous les autres ports de la côte du Pacifique mettent la royale cité à même de grandir, aussi bien que les deux cités sœurs, quel que soit leur accroissement. Chaque brique posée à Vancouver, chaque entreprise inaugurée dans la province sera un sujet de réjouissance pour New Westminster. Plus tôt le besoin de colons pour cultiver cette riche vallée se fera sentir, plus tôt elle profitera de l'occasion d'ajouter moulins à farine et filatures de laine à ses scieries et à ses “canneries,” jusqu'à ce que ces deux industries, qui tiennent aujourd'hui si complètement le haut du pavé, viennent à passer inaperçues au milieu de l'invasion des produits agricoles.

(à suivre.)